

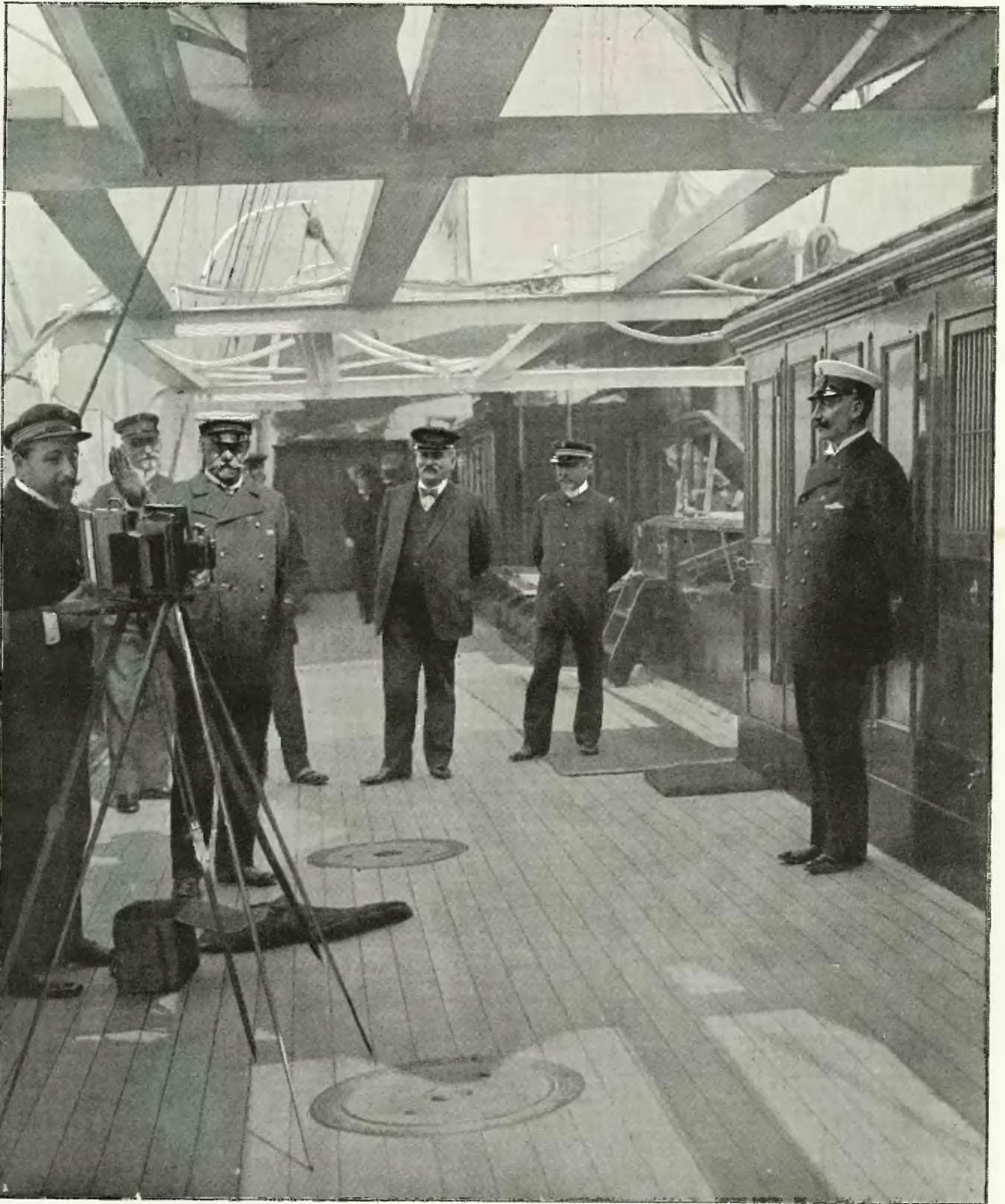
Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de LA RIVALE, de MM. Henry Kistemaekers et Eugène Delard ;
2^o Le 6^e fascicule du roman nouveau de M. André Lichtenberger : MINNIE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 6 JUILLET 1907

65^e Année. — N^o 3358



Lieutenant de vaisseau Bourée.

Prince de Monaco.

M. Eugène Étienne.

L'empereur Guillaume II.

UN ÉPISODE DE LA SEMAINE DES RÉGATES, A KIEL

A bord du yacht du prince de Monaco, après un déjeuner auquel assistait M. Étienne, ancien ministre de la Guerre français, l'empereur d'Allemagne est photographié « en couleurs » par le lieutenant de vaisseau Bourée, aide de camp du prince.

Photographie Chusseau-Flaviens. — Voir l'article à la page suivante.

COURRIER DE PARIS



Une révolution se prépare... Mais c'est dans le monde des poupées. Il paraît que l'ancienne aux yeux couleur de ruban bleu, aux joues en pomme d'api et aux boucles de soie floche, a cessé de plaire. On va moderniser cette coquine-là et faire faire un énorme pas à ses petites jambes. Il faut qu'elle aussi suive le magnifique mouvement qui nous emporte nous ne savons où. Désormais, nous apprennent les gazettes, cette enfant se manifestera donc sous l'aspect nouveau d'une jeune dame, extrêmement élégante, au visage aussi ovale qu'il se pourra par protestation contre l'excessive rondeur de celui qui l'affligeait hier, avec des yeux *faits*, des lèvres peintes, des mains longues munies d'ongles de celluloid taillés en amande, la taille emprisonnée dans un corset hygiénique, et des seins comme au bal. Ce sera une véritable personne en miniature qui aura l'air de la belle madame X... vue par le gros bout de la lorgnette. Comme les vraies femmes, elle ne manquera pas d'avoir un tas de choses fausses, des cheveux, des dents et des appas de toutes sortes qui pourront s'enlever et se remettre à volonté. Elle sera teinte. Les blondes le seront en brun, et les brunes le seront en blond. Elles porteront d'imperceptibles bijoux de gros prix, des colliers de perles tête-d'épingle. Elles se maquilleront avec de vrais fards, dérobés exprès pour leur usage à l'aile des papillons. Guerlain créera, en pensant à elles, des flacons grands comme des dés à coudre qui contiendront six gouttes d'odeur suave : *fleur-de-son, parfum-de-ma-maman, brise-de-chocolat*... Enfin ces poupées des dernières couches seront adorables et monstrueuses, et, à l'avouer franchement, je ne crois pas qu'elles « prennent ». Elles ne divertiront que les parents qui, se découvrant quelque ressemblance avec elles, en seront, peut-être à cause de cela, dégoûtés au bout d'une heure et les mettront sous clé dans des vitrines. Et jamais plus ils ne s'en occuperont, car la vie soucieuse les absorbe et ils n'ont pas à fouetter que ces petits chats.

Quant aux enfants, il est permis de supposer que, la première minute d'ébahissement passée, ils se trouveront tout bêtes en face de ces femmes accomplies qui auront l'air d'être en visite. Que faire en effet de bien amusant avec elles ? Les casser ? Jamais ils n'oseront. Il leur semblerait qu'ils attendent aux jours de leur propre mère, de leur tante, ou d'une dame de leur famille. Les coucher, les bercer, est absolument impossible. On ne mouche pas en lui disant : Souffle ! une personne qui a des solitaires de trente mille sous aux oreilles. Et comment les appeler ? Lili, Mimi, Pompon, Cocotte, Pochette, sont des noms de toute petite fille qu'il ne convient pas de donner à des gens d'un âge avancé. Alors : Madame ? Chère amie ? Ma toute belle ? Cela est bien cérémonieux et manque par trop de familiarité. Et que dire à ces inconnues malgré tout un peu intimidantes et qui pourraient être vos mères ? La conversation, tout de suite, est forcée de s'élever. Pas moyen de leur entamer des contes de fées ou des histoires de voleurs qu'elles savent déjà depuis longtemps, de belles histoires pleines de toutous, et de morceaux de sucre où *il y avait une fois une petite fille, sage comme une image*... Allons donc ! Si elles pouvaient exprimer ce qu'elles pensent en leur liège intérieur, ces jeunes cérébrales s'écrieraient : « Ah non ? hein ? Tu ne vas pas nous la faire à la Ségur ? Finies les Zénaïdes et autres Fleuriot ! » Et elles demanderaient qu'on leur dégoisât « la dernière » de M^{me} de Noailles.

Une vieille grand'maman à qui je contais cette invention en a été suffoquée.

— Hélas ! cher monsieur, où cela s'arrêtera-t-il ? Déjà il n'y avait plus d'enfants... Et voilà maintenant qu'il ne va même plus y avoir de poupées ? C'est la fin du petit monde, en attendant celle du grand, qui a déjà commencé.

* * *

Représentez-vous la scène. Sur une rive lointaine, une sarcolève de pêcheurs grecs pêche l'éponge. Le bateau est déjà encombré par endroits des masses gluantes et gélatineuses coupées au fond des eaux et qui semblent palpiter encore d'un reste de vie obscure, impénétrable. Une forte odeur de chlore monte de ces paquets poissés de mucus, la mer est d'huile et le ciel d'un bleu corrosif qui brûle à regarder. Un scaphandrier remonte bientôt, mastodonte lent et gauche. A peine l'a-t-on débarrassé de son casque et de ses lourdes enveloppes qu'il fait signe qu'il veut parler. Il respire d'abord un bon moment, avec des précautions progressives, les yeux fermés, ainsi qu'on boit après une large soif avec une volupté recueillie et en même temps la peur que l'excès de la jouissance ne vous fasse pâmer. Ainsi l'homme est là, chancelant, le front perlé de gouttes qui ne sont pas de l'eau mais une sueur glacée, et, quand il rouvre les yeux, on le devine, à sa pâleur, en proie à une vive émotion. Plusieurs pensent qu'il a peut-être été heurté par un cadavre, ou qu'il a rencontré le *grand serpent*. Non. Il dit qu'il vient de voir une chose... une chose... — Quoi donc ? — Une ville. — Une ville ? — Oui, une ville, engloutie là, en dessous, depuis des siècles sans doute, et demeurée en partie debout, une ville dont les ruines à l'infini se perdent... se perdent dans les ténèbres glauques... Tous les assistants sont opprésés de l'entendre. Et il la décrit, cette ville, autant qu'il se la rappelle pour l'avoir observée, pendant quelques instants qui lui ont fait l'effet d'années, à travers les troubles lucarnes de son masque aux paupières de cuivre. Il précise, entre autres, qu'il a vu un temple, où il a pu pénétrer, faire quelques pas, sous la futaie des colonnes restées sur leur base, et au milieu desquelles sont encore, faisant un geste, des statues de dieux, en marbre et en bronze, de dieux qu'il a touchés... Parfaitement ! Voilà ce qu'il dit... Il a toute sa tête, il n'en est pas à sa première plonge ! Depuis plus de vingt ans il a pêché sous la mer, au couteau, au trident, et par n'importe quels fonds, à Beyrouth, à Tripoli, à Tortosa, ... partout enfin... On peut le croire.

On le croit. Et plusieurs heures après, sur ses indications, quelques-uns de ces vestiges sont, en effet, par les moyens du bord, hissés sur le bateau. Comme des nageurs qui reviennent respirer à la surface, les dieux de marbre et de bronze émergent incrustés de coraux, avec des barbes purpurines, des chevelures neptunécennes de floridées et les jambes dans des cnémides de coquillages.

Voilà, si nous devons ajouter foi au récit publié il y a peu de jours par *la Dépêche tunisienne*, ce qui s'est passé tout dernièrement sur la côte nord de Sfax, aux environs de Mahdia. Cette nouvelle est-elle exacte ? En attendant sa confirmation, il faut le souhaiter de toutes ses forces pour les rares et curieuses découvertes qu'elle peut amener, d'abord, puis pour la beauté tragique de la situation. Ce scaphandrier seul, dans les profondeurs de la mer, n'avançant qu'à petits pas, les bras tendus et apercevant tout à coup cette cité morte, plus morte que tout ce qui meurt de mort ordinaire, ces ruines flottantes et comme molles qui semblent bouger dans une

espèce de mirage blafard... S'imagine-t-on les pensées qui peuvent assaillir le cerveau d'un homme à qui pareille chose arrive, même si ce n'est qu'un pauvre plongeur de Kalminos ou de Psora ? Et quand, s'étant peu à peu sorti de sa surprise, il ose s'aventurer dans le mystérieux labyrinthe de pierre, qu'il palpe les piliers, heurte du front l'angle des tombeaux, bute dans l'aile détachée d'une Victoire, monte des escaliers rompus que grimpent plus vite que lui l'araignée de mer et le crabe géant, qu'il passe sous le pont des portiques, souffleté par le coup de queue des poissons qu'il dérange... ah ! ne doit-il pas éprouver là des minutes inoubliables d'épouvante sacrée ?

Enfin le plus clair des symboles se dégage manifestement de la chose, si elle est réelle. Les profondeurs de la mer, ce sont les abîmes du passé, de la science, de l'inconnu. Dans un dessein de lucre, on y plonge, et le nageur souvent remonte les mains vides, à bout de souffle. Mais il arrive aussi que, descendu dans le gouffre pour y détacher des éponges, il y découvre une statue de déesse ou un vase d'or. Quelle leçon ! Et le Passé, la Science, l'Inconnu choisissent parfois le plus humble, le plus ignorant des manœuvres pour lui livrer leurs secrets, lui faire ce riche cadeau. On a coutume de dire alors que c'est « un effet du hasard ». On se trompe. Il n'y a de hasard en rien. Tout se déroule dans un ordre certain, selon des lois plus rigoureuses que si elles étaient écrites sur n'importe quel Grand Livre. Le parcours de tout ce qui vit et meurt est tracé d'avance et l'itinéraire implacable se poursuit sans une faiblesse à travers le temps. Ce n'est pas par hasard que le mammoth du déluge est retrouvé dans sa coque de glace, et qu'après des siècles de sommeil aromatique le pharaon est tiré un matin de la nuit de ses caves, et que la fragile danseuse d'Antinoë est revue par la lumière qu'elle ne voit plus... Tout cela ne fait, d'infiniment loin, ... de bien peu... que précéder Josaphat.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

“ L'ENTREVUE ” DE KIEL

Un des épisodes les plus intéressants de la « semaine de Kiel » fut assurément celui qui marqua la journée du 26 juin. Le prince de Monaco donnait un déjeuner à bord de son yacht la *Princesse-Alice* ; on était à table depuis quelque temps déjà, lorsque, vers une heure, un exprès vint annoncer l'arrivée imminente de l'empereur : affirmant une fois de plus un des traits de son tempérament, le goût de l'impromptu, Guillaume II s'invitait sans cérémonie. Mais l'impériale fantaisie ne prit pas l'aphrityon au dépourvu ; un quart d'heure après, il était en mesure de recevoir le convive inattendu. Parmi ses commensaux se trouvait M. Eugène Etienne, notre ancien ministre de la Guerre, hôte du prince depuis quarante-huit heures. La veille, l'empereur, l'ayant invité à dîner sur le *Hohenzollern*, l'avait comblé de prévenances, s'était entretenu particulièrement avec lui ; il fit de même à bord de la *Princesse-Alice*, où il eut l'homme d'Etat français pour voisin de table, et il ne parut pas douteux qu'il avait recherché cette seconde rencontre.

A l'issue du déjeuner, la conversation continua, très cordiale, une partie de l'après-midi ; elle ne s'interrompit guère que pendant une séance de pose de Guillaume II devant l'objectif de l'aide de camp du prince de Monaco, le lieutenant de vaisseau Bourée, de la marine française, qui photographia le souverain « en couleurs » par les procédés nouveaux, cependant qu'un autre objectif, opportunément braqué à distance, embrassant dans son champ le groupe des principaux assistants, surprenait cette scène tout ensemble intime et historique.

Telle fut « l'entrevue » de Kiel, dont nous ignorons encore la portée — et même s'il convient de lui attribuer une portée.



Mark Twain, l'« auteur gai » américain, en costume de docteur ès lettres.



Le général Booth, de l'Armée du Salut, en costume de docteur en droit.

DEUX NOUVEAUX DOCTEURS DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD

Le vaste amphithéâtre qui sert de salle des fêtes à l'université d'Oxford a vu se dérouler, la semaine dernière, un spectacle qui, déjà peu banal en lui-même, présentait un intérêt tout spécial pour les quelques invités français qui avaient pu prendre place sur les gradins : M. Auguste Rodin y fut investi du titre de docteur en droit, tandis que M. Camille Saint-Saëns, récipiendaire d'un diplôme mieux approprié à sa gloire, était proclamé « docteur en musique ».

Nos deux illustres compatriotes ne furent cependant pas les vrais lions de la fête. Ils ont souffert du voisinage de Mark Twain, le célèbre humoriste américain, venu de New-York pour s'entendre nommer docteur ès lettres.

Seules, les œuvres graves supportent la traduction, et les récits de Mark Twain sont un peu lettre morte pour le lecteur français. Du moins pouvons-nous appré-

cier les mystifications auxquelles il lui plaît de se livrer encore, à soixante-treize ans.

La dernière est déjà légendaire dans les pays anglo-saxons. Invité à une réception à la Maison-Blanche, — il lit sur les cartes que l'habit de soirée est de rigueur. Mais le chef du protocole américain a omis — naturellement ! — d'indiquer la nuance de l'*evening-dress*. Cet oubli ouvre les ailes à l'imagination de Mark Twain.

A l'heure dite, solennellement, il se présentait chez le président Roosevelt en un habit d'une coupe irréprochable, mais d'une blancheur immaculée. Et, sur sa chevelure neigeuse, se posait crânement un gibus de même couleur.

Ce complet blanc, oublié peut-être du fantaisiste vieillard, hantait cependant l'esprit des étudiants anglais. S'efforçant de garder son sérieux sous la toque universitaire et sous les amples plis de la toge, Mark Twain

venait à peine de faire son entrée avec les autres récipiendaires — le prince de Connaught, sir H. Campbell-Bannerman, M. Reid, l'ambassadeur des Etats-Unis, et quantité d'autres graves personnages — quand une tempête d'éclats de rire secoua les austères échos de la salle d'Oxford.

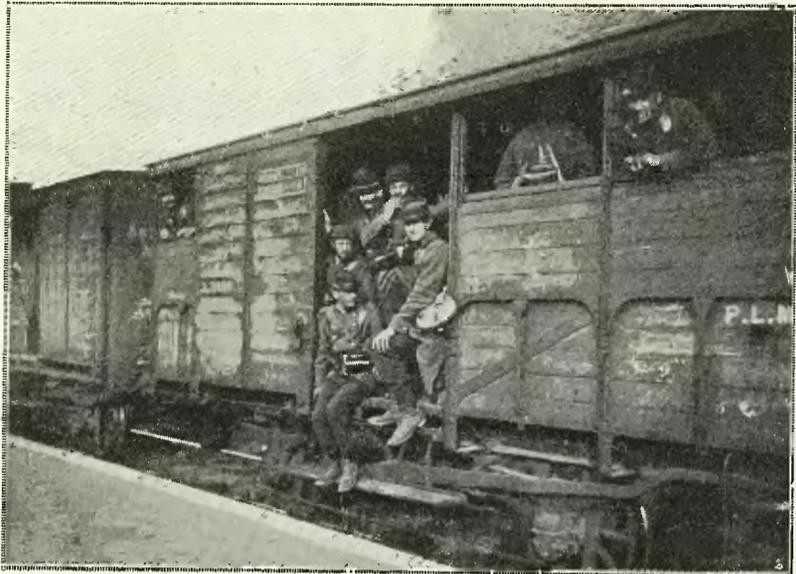
— Hé ! Mark ! hurlaient les étudiants. *Where's that white suit ?* (Où avez-vous mis votre complet blanc ?)

— Il en a fait un essuie-plume !

Le bon Mark Twain n'y tenait plus : son rire formidable éclata par-dessus les lazzis. Et la contagion de gaieté gagna l'assistance entière.

Dans ses rangs figurait un octogénaire non moins illustre que Mark Twain : le général Booth.

Oxford avait tenu à compter parmi ses docteurs en droit l'infatigable manieur de foules qu'est le fondateur de l'Armée du Salut.



Le train amenant le dernier détachement.



L'appel sur le quai de la gare.

L'ARRIVÉE A GAP DES MUTINS DU 17^e. — Photographies J. Voltaire.

L'ÉPILOGUE D'UNE MUTINERIE

A la suite de la mutinerie de plusieurs centaines d'hommes du 17^e de ligne qui, le 20 juin, avaient abandonné en armes leur garnison d'Agde, pour aller camper, le 21, parmi la population de Béziers, ce régiment, on le sait, a été immédiatement déplacé. Le lundi matin 24, il s'embarquait pendant la nuit dans un train spécial et, à la fin de l'après-midi, arrivait à Gap, où il occupait les casernements du 96^e. A ce moment, il n'était pas encore au complet ; au départ, en effet, on avait compté une vingtaine de manquants, lesquels, profitant du diman-

che, s'étaient esquivés sans permission et rendus à Béziers. Arrêtés en gare de Villeneuve, ils furent ramenés à Agde par la force armée, puis, de là, sous bonne escorte, dirigés sur Gap ; ils y rejoignaient leurs camarades le 25 au matin.

Les mutins devaient être aussitôt détachés du régiment, le gouvernement ayant décidé leur envoi en Tunisie, par mesure disciplinaire. L'opération fut effectuée au champ de manœuvres de Gap, après trois heures d'exercice intensif ; les officiers, sous les ordres du général Massiet du Biest, inspectèrent la troupe, compagnie par compagnie, et trièrent les mutins et les hommes douteux, dont on composa deux détachements. Le même jour, un

train les emportait vers Villefranche-sur-Mer ; l'effectif total, les cadres non compris, s'élevait à cinq cent cinquante hommes ; sur le parcours du train, des troupes avaient été échelonnées, en cas de tentative de résistance ; mais aucun désordre ne se produisit. A Villefranche, en présence de plusieurs bataillons et sous la direction du colonel Toutée, l'embarquement des soldats s'opéra, le 26 juin, à bord de deux croiseurs, le *Desaix* et le *Du-Chayla*, qui, à 7 heures du matin, levaient l'ancre, à destination de Sfax, où ils abordaient le 28. De ce port, le chemin de fer conduisit les nouveaux « africains » dans le Sud-Tunisien, à Gafsa, lieu définitif de leur garnison.

L'ÉPILOGUE DE LA MUTINERIE DU 17^e. — En rade de Villefranche : l'embarquement à bord du croiseur " Du-Chayla ".



La ligne droite devant les tribunes.

LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE

Le Grand Prix de l'Automobile a été couru, mardi dernier, sur le circuit dit de la Seine-Inférieure, formé par un triangle de 77 kilomètres, ayant pour sommets Dieppe, le bourg de Londinières et Eu. Les voitures devaient effectuer dix tours, soit 770 kilomètres.

Cette épreuve, qui a remplacé celle de la coupe Gordon-Bennett, accordée à l'industrie française une représentation proportionnelle équitable. Chaque maison, française ou étrangère, pouvait, en effet, mettre en ligne trois voitures, et tous les types d'automobiles étaient admis sans limitation de poids ni de puissance. La seule condition imposée était un maximum de combustible fixé à 30 litres d'essence pour 100 kilomètres.

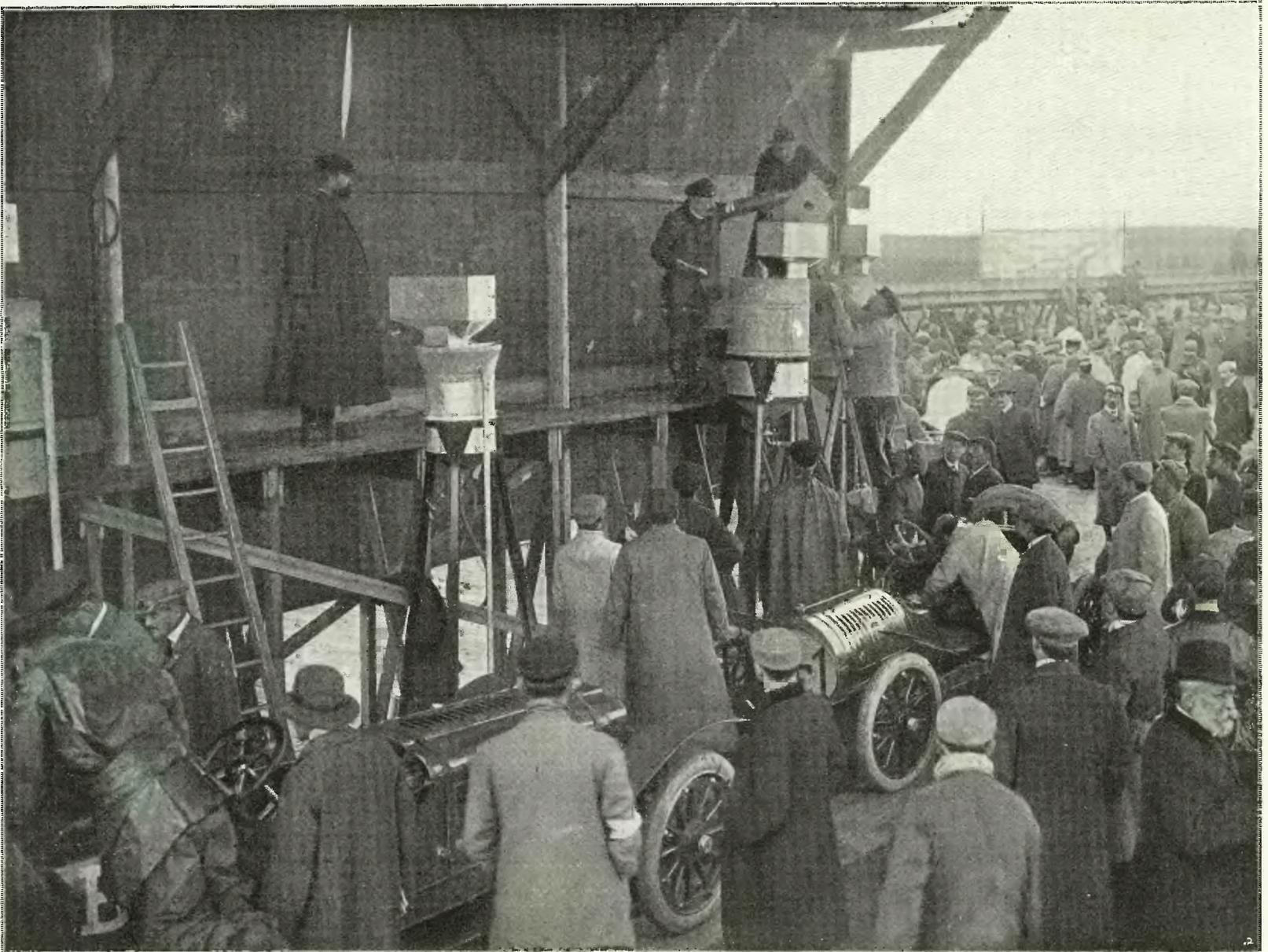
Le départ était situé à environ 4 kilomètres de Dieppe. Malgré la rigueur du temps, l'affluence fut très grande, et de nombreuses



Nazzaro après sa victoire.

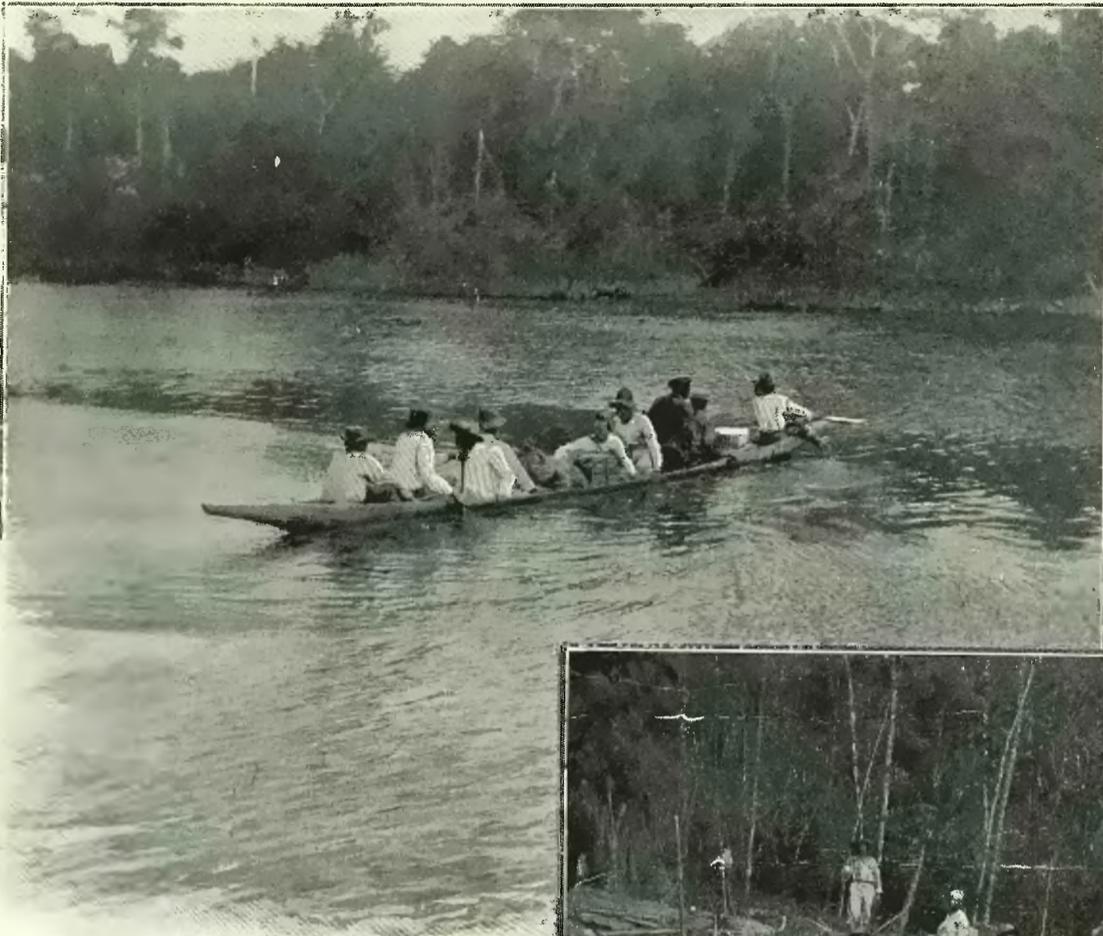
parties de *camping* vinrent, comme à l'ordinaire, égayer le voisinage des tribunes. L'épreuve réunissait trente-sept concurrents représentant : dix marques françaises, deux italiennes, une allemande, une belge, une américaine et une anglaise.

Dès le début, la lutte s'est circonscrite, particulièrement serrée, entre Duray pilotant une Lorraine-Dietrich et les deux fameux coureurs de la maison italienne F. I. A. T. : Nazzaro et Lancia. Après le huitième tour, Duray tenait la tête avec six minutes d'avance sur Nazzaro ; mais il se voyait subitement immobilisé par la rupture d'un roulement à billes de la boîte de changement de vitesse, et la première place était prise par Nazzaro, déjà vainqueur des deux grandes épreuves de l'année : la Targa Florio et le Circuit du Taunus. Nazzaro achevait le parcours en 6 h. 46 minutes, soit une moyenne d'environ 113 kilom. 500 à l'heure. Szisz, sur voiture Renault, vainqueur du Grand Prix en 1906, arrivait second ; les huit places suivantes revenaient également à des maisons françaises.



LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE. — Distribution de l'essence aux concurrents, à raison de 30 litres pour 100 kilomètres.

Voir plus loin noire double page.



En pirogue sur la Mana.

DANS LA FORÊT GUYANAISE

Il y a quelques jours, un jeune voyageur, M. Jean Galmot, revenant de Guyane où il a fait remplir une mission dont l'avait chargé le ministère des Colonies, communiquait à La Société de Géographie, devant un public nombreux et vivement intéressé, les impressions qu'il rapportait de cette visite à la moins connue peut-être des colonies françaises. On lira ici, avec non moins d'intérêt, un résumé de ces impressions.

Imaginez que vous vous trouvez dans la forêt de Fontainebleau, par une saison de printemps pluvieux, que vous dormez à la belle étoile sur un hamac accroché à deux arbres et que vous vivez de poisson salé. Après deux mois de cette « vie naturelle » sous l'ombre humide du bois, vous reviendrez avec des accès de paludisme, si tant est que vous reveniez... Il n'en va point autrement en Guyane. Comme le pays est tout entier couvert de hautes forêts, qu'il y pleut fort et qu'il y fait très chaud, les voyageurs y trouvent les fièvres et déclarent la région inhabitable. Cependant, tandis que nous médions du ciel, nos voisins les Anglais s'informaient ; ils ont construit des villes, ouvert des chantiers sur la terre desséchée ; ils ont travaillé : le ciel les a aidés. Leur colonie a 300.000 habitants ; les exploitations agricoles, minières et forestières, y sont prospères. A 200 kilomètres dans l'intérieur, en Guyane anglaise, à Rockstone, en pleine brousse, j'ai eu la surprise de trouver un hôtel confortable où la table était fine et le coucher excellent. A 200 kilomètres dans l'intérieur, en Guyane française, le voyageur mange des conserves déjà pourries par l'humidité et couche sous le rideau de la forêt vierge parmi les perroquets hurleurs, les singes, les oiseaux-mouches et les serpents.

Le voyage est pittoresque et héroïque. Des semaines durant, il faut être en équilibre instable sur une pirogue, faite du tronc d'un arbre. Après douze heures de marche, les noirs font au bord de la rivière une place pour le « carbet », à coups de sabre d'abatis dans la forêt. Si l'on est chasseur, un singe dans les branches et un caïman dans la vase font un rôti que l'on cuit à même la braise. La chair du singe est gélatineuse ; celle du caïman sent le musc ; mais ce sont là bagatelles.

Un chat-tigre crie, des loutres s'ébattent dans l'eau parmi d'effroyables clameurs, les singes rouges mènent un train d'enfer, une bande de porcs-patiras passe, tumultueuse, en grognant ; les rats-agouchis grincent, les serpents glissent aux arbres, les grillons géants sifflent, les crapauds-bœufs soufflent sous les feuilles, des papillons étincelants errent encore autour des orchidées : la nuit vient presque soudain dans la forêt.

Et, le matin, tandis que le pagayeur bosch, nègre musclé, beau et résistant comme le bois d'ébène de sa pirogue, invoque, debout, la face au soleil, le dieu du fleuve ; tandis qu'il verse dans l'eau le tafia



Le travail à la main des chercheurs d'or : ils jettent dans le sluice l'alluvion aurifère qu'un courant d'eau dilue et entraîne tandis que l'or est retenu par le mercure.

partis avec le premier kilogramme d'or pour chercher des vivres. La nouvelle s'est répandue d'elle-même et déjà les bandes s'abattent. Ils sont cinq cents, ils sont bientôt cinq mille dans la crique où il y a place pour cent ouvriers. C'était le cas de Kokioko en novembre dernier.

Les premiers arrivés s'unissent et gardent la crique, nuit et jour, armés de fusil. Gare à qui tente d'approcher !

Le trésor est, d'ailleurs, prodigieux ; d'un seau de boue, on retire 900 grammes d'or ; voici une pépite de 7 kilogrammes que les ouvriers se partagent à coups de pioche. En quelques semaines, Kokioko donne près de 2 millions d'or. Cependant, les maraudeurs affluent toujours. Des drames féroces se déroulent dans la forêt ; bientôt on creuse le sol et la terre éboulee ensevelit chaque jour les mineurs. Le couac, qui coûte 0 fr. 50 à Cayenne, se vend 10 francs ; le mercure s'obtient au poids de l'or. La famine arrive, on s'entre-tue sur des trésors.

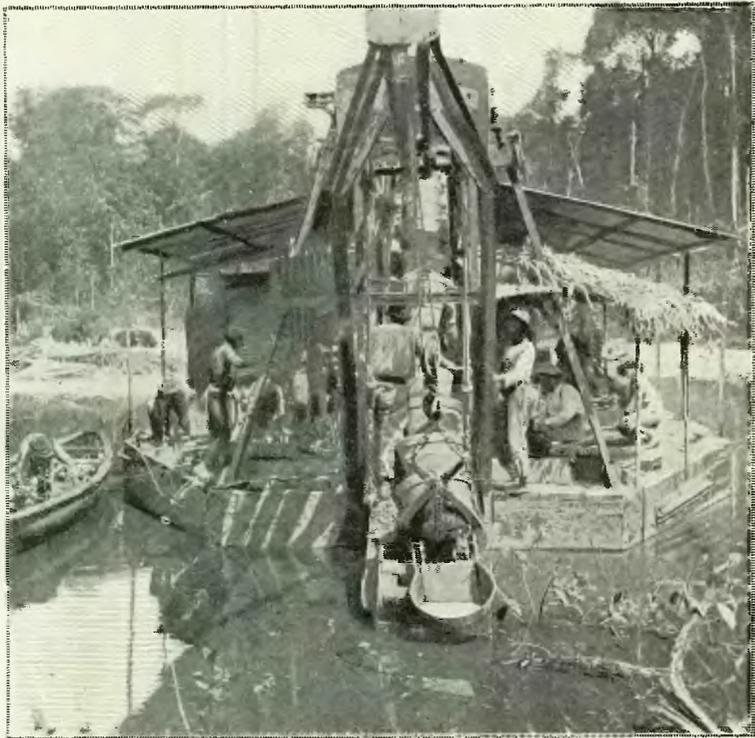
C'est l'époque héroïque. L'exploitation est primitive à l'excès. Les chercheurs d'or font sur place le « sluice » en planches sur lequel ils jettent l'alluvion à la pelle. Un peu de mercure retient l'or qui s'est détaché par sa densité de la terre meuble. Un filet d'eau est amené de la crique voisine pour laver et entraîner la boue.

Tout autre est l'exploitation industrielle qui s'installe sur le placer après le passage des maraudeurs. L'industrie du dragage est développée en Guyane anglaise et hollandaise. La preuve est faite par les cinq cents dragues à or de la Nouvelle-Zélande et de la Californie que la mise en valeur des placers donne les plus brillants résultats. Mais, malgré les teneurs de notre Guyane, les essais de dragage sont rares. Les premières entreprises ont réussi ; il est à souhaiter qu'elles fassent école.

La création d'un chantier de dragage est une opération qui demande quelque compétence. La prospection de l'alluvion à traiter est le point fonda-



La prospection : le tube, enfoncé jusqu'au bed-rock, donne des échantillons de la terre aurifère avec lesquels on déterminera la richesse moyenne du placer.



Drague à or vue de l'avant : les godets, entraînés sur une chaîne sans fin, prennent au fond de l'eau l'alluvion.



La même drague vue de l'arrière : la boue aurifère, jetée par les godets sur le sluice incliné, passe sur des grilles qui retiennent l'or.

mental de toute cette industrie. L'appareil de sondage relève des échantillons du terrain depuis la couche arable jusqu'au « bed-rock » où s'arrête l'or. La terre recueillie par les tubes de la sonde est lavée à la batée, et la moyenne des teneurs relevées donne la richesse du placer. Tous les 20 mètres, la sonde est enfoncée dans l'alluvion, de sorte que le dragueur connaît exactement la valeur du terrain qu'il aura à traiter et peut déterminer à l'avance, avec le nombre de mètres cubes que passe la drague, le poids de l'or qu'il recueillera. Une prospection minutieuse ne laisse aucun aléa à l'exploitation.

La drague robuste est installée sur le marécage dans un bassin qu'elle élargit

chaque jour. Les godets mordent la terre, la montent et la répandent dans un cylindre troué qui laisse passer l'or et la boue et qui rejette les grosses pierres.

La boue aurifère glisse sur un large sluice et dépose l'or, que le mercure amalgame, sur des tables inclinées.

Les chaudières sont chauffées avec le bois de la forêt ; le combustible ne fait jamais défaut ; il comprend souvent des essences précieuses : ébène, acajou, bois de rose, etc. Chaque soir, la drague, qui travaille nuit et jour, est arrêtée pour la levée de la production. Rien n'est plus curieux que de voir le dragueur faire évaporer le mercure de l'amalgame : l'or est dans une poêle à

frir sur le feu qui a servi au repas ; c'est un dessert de roi.

Le montage des dragues n'a plus aujourd'hui les difficultés du début. La vie, au placer, s'est faite confortable.

On trouve de la viande fraîche que les chasseurs rapportent chaque jour — témoin le mouton paresseux que ce noir porte sur son dos — et la glace est devenue d'un usage courant.

Des efforts considérables ont été réalisés. Les Anglais et les Hollandais ont donné, dans les colonies voisines, à l'industrie du draguage aurifère un développement qui est déjà important. Chez nous, les premiers essais ont été heureux, et j'ai rencontré, dans mon voyage, une exploitation déjà en plein rapport. Le succès de ces entreprises ouvrira une ère nouvelle pour l'avenir de la colonie.

Il faut en savoir gré aux ingénieurs qui ont réussi à vaincre des difficultés qui paraissaient insurmontables. Les travaux de MM. Viala et D. Levat avaient ouvert la voie. Tout récemment, des ingénieurs, à la tête desquels il faut citer MM. Gérard Dufour, L. Delvaux, de La Marlière, nous ont donné, à force d'énergie, la preuve de ce qu'on peut attendre de l'industrie aurifère mécanique en Guyane.

Une légende mystérieuse plaçait au milieu de la forêt de Guyane le palais du prince El Dorado. C'était un château d'or massif au bord d'un lac de diamant. Les derniers chevaliers, venus de Rouen, organisèrent une série d'héroïques et folles expéditions pour la conquête de ce trésor.

Le rêve de nos aïeux se réalise. Sous le soleil, l'or qui brille aux lèvres des godets, sur la chaîne des dragues, fait, au fond de la vallée, un mirage singulier. L'architecture délicate du puissant outil étincelle comme le palais d'El Dorado...



Carte des trois Guyanes.



Dans la forêt.



Un chasseur.

JEAN GALMOT.



LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE, SUR LE CI

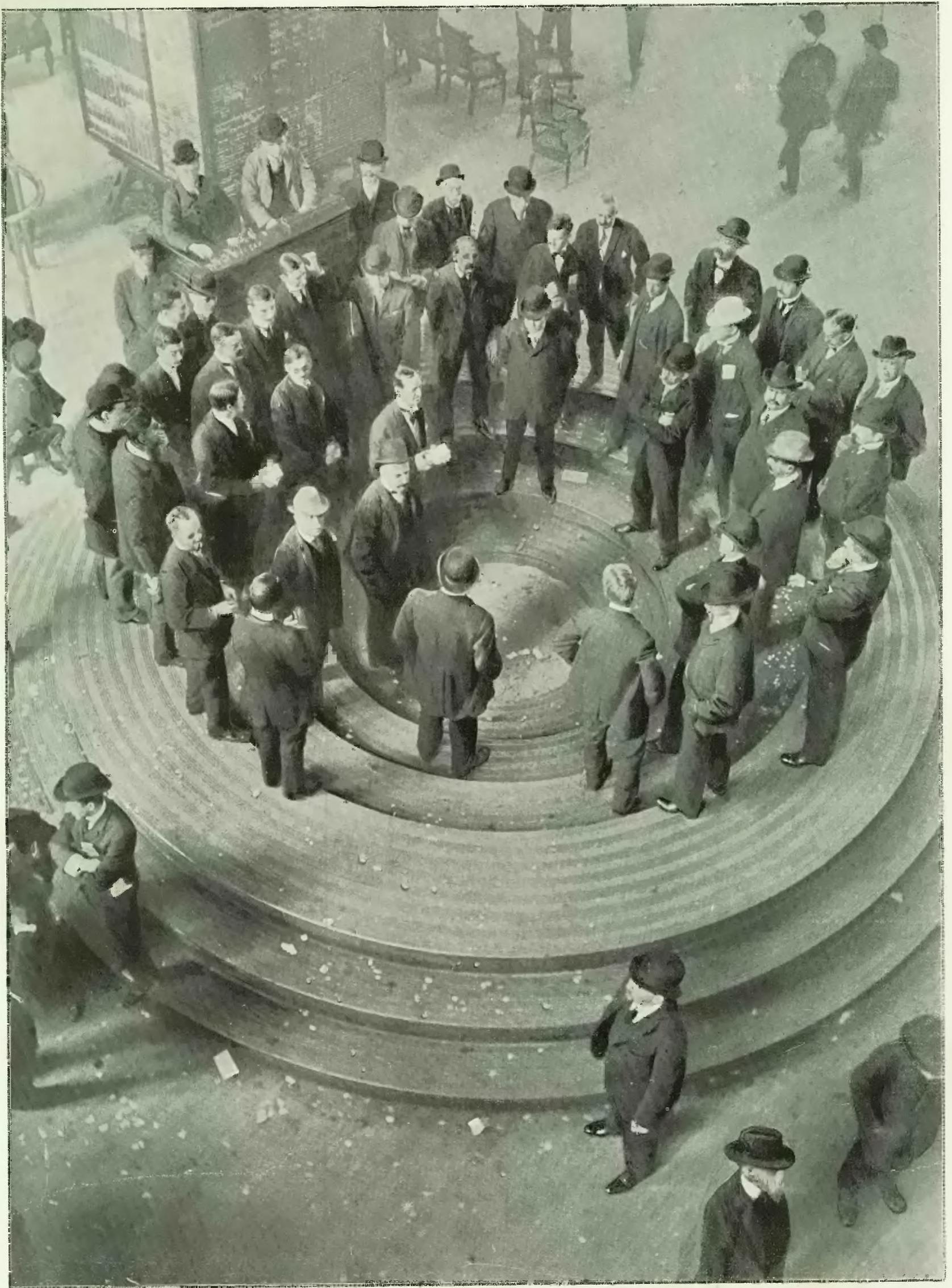
Trois voitures en vitesse dans les virages d'Ancourt : en tête, le vainqueur de la cou

Voir l'article



LE CIRCUIT DE LA SEINE-INFÉRIEURE (2 JUILLET)

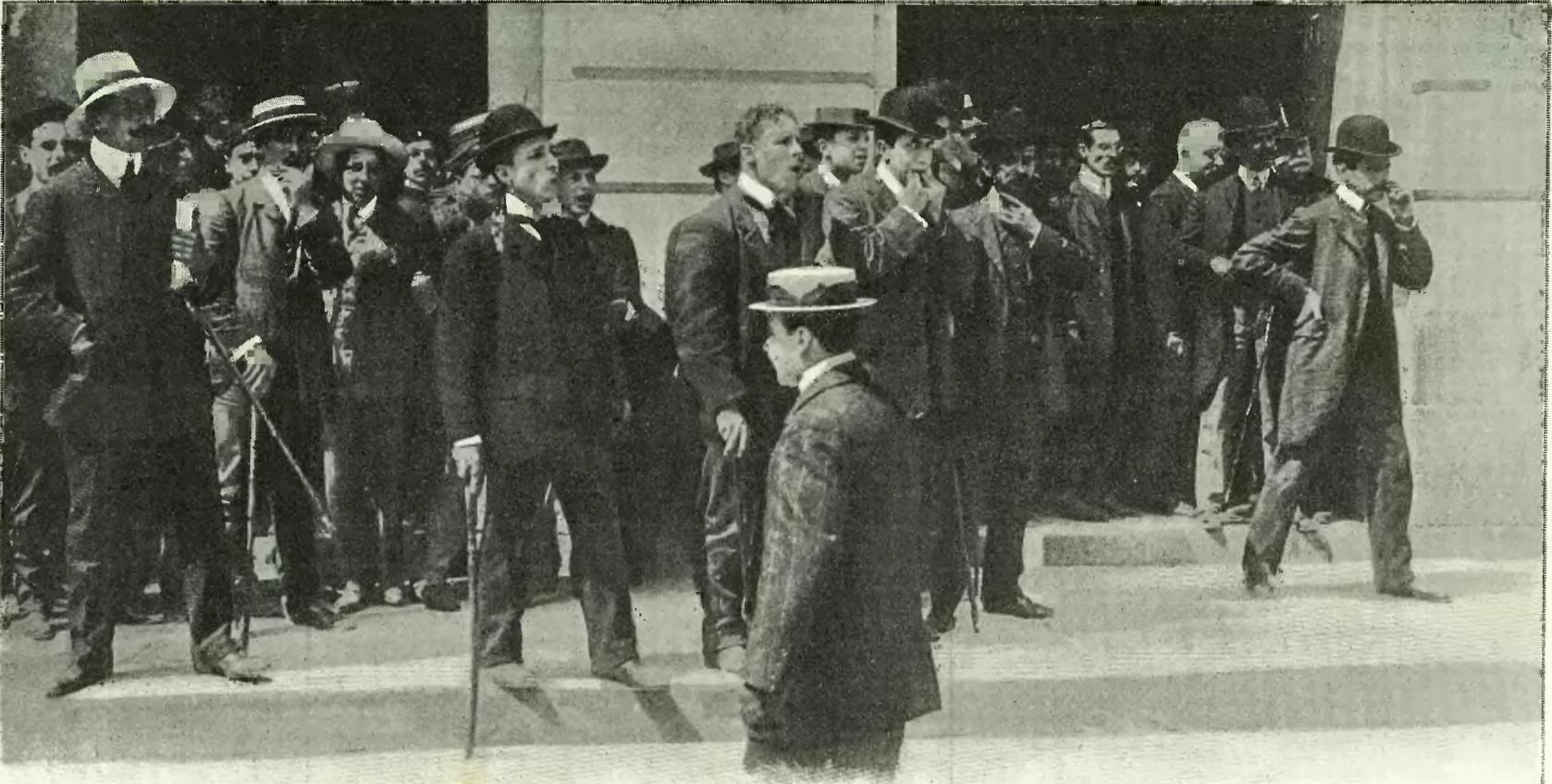
course, Nazzaro. — Vue prise du remblai du chemin de fer sous lequel passe la route.



LE " Puits au Blé " DE CHICAGO

On a beaucoup parlé, ces temps derniers, des spéculations sur le blé et des pratiques qui avaient amené le renchérissement des grains, et, partant, du pain. La Bourse de commerce de Chicago est le principal centre d'action des spéculateurs, le champ de bataille favori des « rois du Blé », de leurs lieutenants et de ceux qui aspirent à un titre quelconque à les détrôner, et voici la « corbeille » autour de laquelle se livrent ces luttes dont le résultat pourrait être, quelque jour, d'affamer le monde. On l'appelle « le puits au Blé », et il occupe le centre du grand hall, flanqué, à gauche, du « puits au Fourrage », à droite, du « puits au

Maïs ». C'est, comme on le voit, un espace circulaire, entouré de doubles gradins intérieurs et extérieurs, où se tiennent, comme sur les degrés d'un amphithéâtre, les négociants, courtiers, les trafiquants, agioteurs, accapareurs. Dans un livre intitulé *le Puits (the Pit)* et consacré au monde de la spéculation, le romancier Frank Norris a donné un vivant tableau de l'animation qui règne, au fond du marché, sur ces gradins, peu à peu couverts de tous les échantillons de grains renversés : avoine, blé, maïs, orge, touffes de foin, coquilles d'arachides, mêlés de papiers chiffonnés, feuillets d'agendas, télégrammes déchirés et froissés.



À Oporto, sur le passage du "dictateur" les coups de sifflet des étudiants.

LES ÉVÉNEMENTS DE PORTUGAL

Il est assez difficile, sans doute, de se former une opinion tout à fait assise sur les incidents, parfois assez graves, qui viennent de se dérouler en Portugal et dont nous avons parlé déjà dans notre dernier numéro.

Les nouvelles qui nous en parviennent sont assez contradictoires, dépêches expurgées d'une part, articles de journaux passionnés de l'autre. Mouvement républicain ont dit d'aucuns, illusionnés, peut-être, par leurs désirs. Alors que M. João Franco, le président du Conseil, sans faiblir sous l'épithète de dictateur, qu'on ne lui ménage pas, déclare simplement accomplir, avec l'appui, la confiance du roi Carlos, « une œuvre honnête et morale » et en appelle, pour la justifier, au témoignage du corps diplomatique accrédité à Lisbonne.

Depuis les journées mouvementées des 18 et 19 juin, on a parlé de troubles dans quelques villes du Nord, de mutinerie, à Oporto, en faveur de la république, de régiments d'artillerie. Rien n'est venu confirmer ces rumeurs tendancieuses.

Dans cette même ville d'Oporto, qu'on dépeignait si agitée, M. João Franco vient d'aller s'expliquer, en public, sur son attitude. Il a fait, dans un grand discours politique, le procès du parlement qu'il vient de dissoudre ; il a exposé comment le cabinet avait été réduit à cette mesure, qui n'est d'ailleurs nullement inconstitutionnelle, et s'était décidé, usant d'un moyen de gouver-

Repoussés, enfin, les émeutiers se réfugièrent dans les cafés, brisant et saccageant tout, s'emparant des bouteilles, des verres, des débris des tables, pour s'en faire des projectiles. Une centaine d'entre eux, estime-t-on, furent blessés par les charges et le feu de la police et des troupes. Il y eut des morts, six au moins. Mais, comme on avait fait pour les victimes du 18, on les enterra de nuit, redoutant une reprise des manifestations violentes.

On n'a pu, toutefois, empêcher les désordres de recommencer, à l'occasion d'une manifestation en l'honneur du député républicain Costa. Là encore, il y eut de nouveaux blessés.

Actuellement, on semble revenir vers le calme. M. João Franco, sûr de l'appui du roi qui, au cours d'une visite à certaines casernes, a pu se rendre compte du loyalisme de l'armée, semble très maître de lui et confiant dans le succès final de ses réformes administratives, en dépit de l'opposition violente qui lui est faite.



M. João Franco arrivant à Oporto.

nement que ses adversaires mêmes avaient sollicité du roi, à administrer par voie de décrets. Et ses amis l'ont accueilli avec enthousiasme. Pourtant, même dans cette ville, il semble bien que M. Franco n'ait pas entendu que des acclamations. On le sifflait, on le huait — nous écrit notre correspondant — au moment où furent pris les clichés que nous reproduisons. Sur les marches de l'Académie polytechnique, édifice officiel, des étudiants menaient contre lui le charivari avec un bel entrain, comme on voit. A ses oreilles ont retenti de nombreux vivats à la liberté, à la constitution, à la république aussi. Des pierres ont été lancées contre lui et son cortège. La police a dû charger et il y a eu de nombreux blessés, une cinquantaine, dit-on. Enfin, plus de cent manifestants ont été arrêtés, dont les femmes, les poussaient ensuite sur le passage du ministre des vociférations plus furieuses encore.

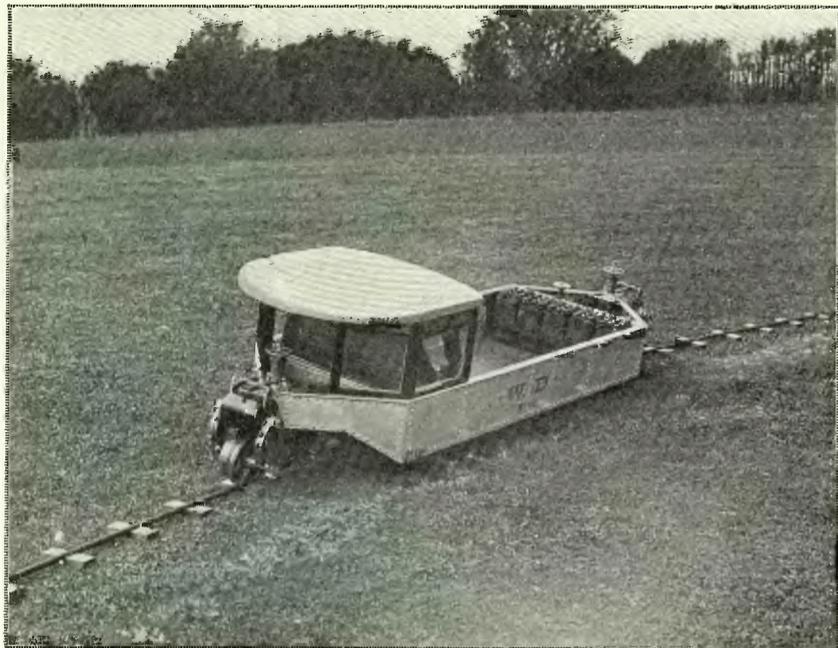
Dans les localités que traversait son train, à l'aller comme au retour, à Coïmbre, à Aneiro, à Alfanellos, à Espinho, etc., des désordres sont produits.

Enfin, son retour à Lisbonne, à la suite de ce voyage, donna lieu à des manifestations hostiles très violentes et dont on n'a pas connu, d'abord, toute l'importance.

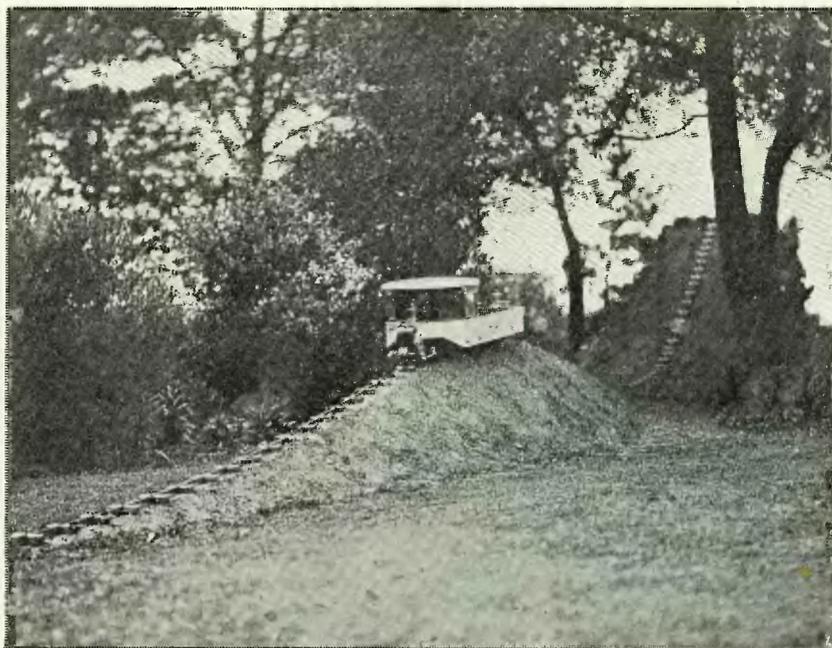
La foule voulut cerner la gare du Rocio, par où il arrivait, et en brisa les vitres. Des cavaliers furent chargés de ramener l'ordre. La foule les criblait de pierres, auxquelles ils répondaient à coups de revolver.



À Oporto : une manifestante. — Photographies Benoitel.



Dans une courbe.



Sur forte rampe.

LE CHEMIN DE FER MONORAIL BRENNAN : ESSAIS D'UN PETIT MODÈLE

LE TRAIN A GYROSCOPE

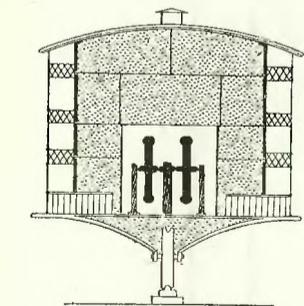
Maintenir en équilibre sur un seul rail, ou même sur un simple câble tendu au-dessus du sol, un wagon de chemin de fer porté par deux ou plusieurs roues posées l'une derrière l'autre, comme les roues d'une bicyclette, semble au premier abord une conception extravagante. Ce problème d'équilibre, théoriquement assez simple, vient de recevoir, en Angleterre, une solution curieuse.

Nous avons tous manié ou vu fonctionner, chez les marchands de jouets, le petit appareil nommé gyroscope. Après avoir imprimé un mouvement de rotation à une sorte de toupie, on pose l'extrémité de son axe ou « queue » sur un godet supporté par un trépied : la toupie, quoique placée en porte à faux, se maintient en équilibre et continue à tourner sur elle-même en décrivant un cercle autour du point d'appui. D'autre part, si nous essayons de tenir une roue de bicyclette par la partie à peine débordante du moyeu, nous éprouverons une certaine difficulté ; posons simplement ce moyeu sur l'extrémité d'un doigt et faisons tourner la roue : celle-ci nous semblera légère et il faudra peser fortement sur elle pour provoquer sa chute.

Dans les deux cas, on utilise le principe mécanique du gyroscope, lequel peut se formuler ainsi : « Quand un volant tourne avec une grande vitesse, il faut une force relativement considérable pour

changer son plan de rotation. » En termes plus généraux, tout corps animé d'une force vive résiste aux forces tendant à contrarier la direction de sa marche. C'est pour cela que le projectile, sortant d'un canon rayé qui le fait tourner sur lui-même, file droit au but, subissant dans une mesure réduite les déviations latérales que tend à lui imposer la poussée du vent.

Le calcul et l'expérience ont établi que, quand une force quelconque est appliquée à faire sortir un gyroscope de son plan de rotation, ce gyroscope réagit par une force contraire formant avec la première un angle de 90 degrés. On comprend, dès lors, que, si nous suspendons un wagon sur des roues placées l'une derrière l'autre, nous pourrions, par une habile combinaison de gyroscopes,



Coupe transversale montrant l'installation des gyroscopes.

neutraliser à tout instant les diverses forces tendant à le faire tomber à droite ou à gauche. C'est ce que vient de démontrer M. Louis Brennan, ingénieur anglais, depuis longtemps connu pour avoir, en 1887, vendu au gouvernement britannique, moyennant 110.000 livres, un système de torpille dont le secret n'est pas encore divulgué.

Le wagon modèle qui a fonctionné à Wodland (Kent), devant la Société Royale, peut contenir une personne de poids moyen. A l'intérieur, on a juxtaposé deux

gyroscopes de 15 centimètres de diamètre, tournant à une vitesse considérable, en sens opposés, dans un plan vertical parallèle à l'axe de la voie, et reliés par un dispositif qui régularise automatiquement leur action stabilisatrice. En marche ou en station, le wagon, porté par quatre roues placées suivant son axe longitudinal, est maintenu dans un équilibre parfait, bien que son centre de gravité se trouve fort au-dessus du point de suspension.



En équilibre sur un câble.

Les gyroscopes, auxquels il paraît suffisant de donner un poids ne dépassant pas 5 % du poids total de la voiture de tête, sont installés sur billes et tournent dans des coffres où l'on a fait le vide, pour diminuer les frottements.

Dans ces conditions, ils emmagasinent une telle quantité d'énergie qu'en cas d'arrêt subit du moteur, ils continuent à tourner plusieurs heures avec une vitesse suffisante pour assurer l'équilibre. Et ils ne s'arrêtent complètement qu'au bout de deux ou trois jours.

D'autre part, les roues sont montées sur bogies doubles pivotant horizontalement et verticalement : la voiture peut, dès lors, épouser des courbes d'un rayon inférieur à sa propre longueur ; et elle prend automatiquement l'inclinaison nécessaire vers l'intérieur de la courbe, laquelle n'est obtenue, sur les voies ordinaires, que grâce au relèvement du rail extérieur. D'où diminution du frottement et des chances de déraillement. Enfin, une combinaison spéciale permet au wagon de gravir des rampes très fortes et de les descendre en vitesse.

Ce système curieux, dont la conception fait le plus grand honneur au génie inventif et à la science d'ingénieur de M. Brennan, présente quelques avantages évidents. La suppression d'un rail, la réduction corollaire de la longueur des traverses, la facilité d'adopter des profils accidentés, permettraient de réaliser des économies d'une certaine importance ; le voyage devient plus confortable, car on évite les oscillations résultant de l'impossibilité matérielle absolue de maintenir deux rails parallèles à un niveau rigoureusement égal. Par contre, s'il est bien certain que le wagon ne saurait tomber tant que les gyroscopes fonctionnent, il semble difficile de réaliser un frein de secours capable de remédier au dérangement toujours possible de ces appareils. Il est vrai, le risque de catastrophe ne serait peut-être

pas plus grand qu'avec les chemins de fer actuels. En tout cas, les avantages ci-dessus semblent peu de chose comparés aux dépenses formidables qu'entraînerait la transformation des réseaux existants.

Mais l'inventeur envisage de tout autre façon l'avenir du système. Il « espère » réaliser pratiquement des vitesses doubles ou triples des vitesses actuelles, et il compte employer des wagons de dimensions colossales qui constitueraient de véritables hôtels roulants. La possibilité de ces perfectionnements résulterait, en majeure partie, de la suppression des cahots et de la diminution des frottements.

Cette suppression des cahots paraît acquise, au moins dans une certaine mesure ; elle permet d'utiliser des wagons très hauts et très larges, sans avoir à se préoccuper, autant qu'aujourd'hui, de la position du centre de gravité. En outre, M. Brennan n'a pas à redouter que ses voyageurs, roulant à une vitesse de 200 kilomètres, soient projetés les uns contre les autres.

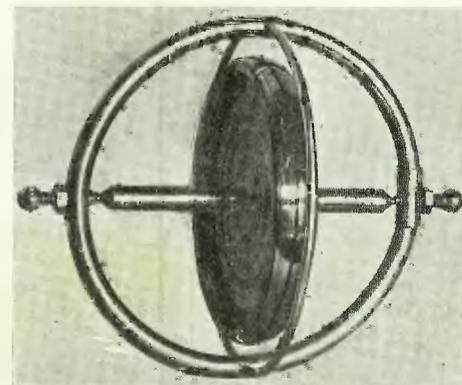
Quant au frottement, il est le même avec un rail ou avec deux rails, car sa valeur résulte du poids du véhicule. Toutefois, dans la pratique, les pertes accessoires d'énergie se multiplient avec le nombre des rails et des roues, et, aussi, avec les oscillations. Avec le wagon gyroscopique, on arriverait, sans doute, à utiliser en production de vitesse une certaine quantité de la force vive ainsi absorbée inutilement par les wagons actuels. Mais on peut se demander si le bénéfice sera bien considérable.

La plupart des ingénieurs déclarent la chose impossible, se basant sur des considérations techniques qui sortiraient du cadre de cet article. Par contre, certains esprits avancés entrevoient, à brève échéance, l'avènement de l'auto « gyroscopique » à deux roues qui prendrait en toute sécurité les plus dangereux virages.

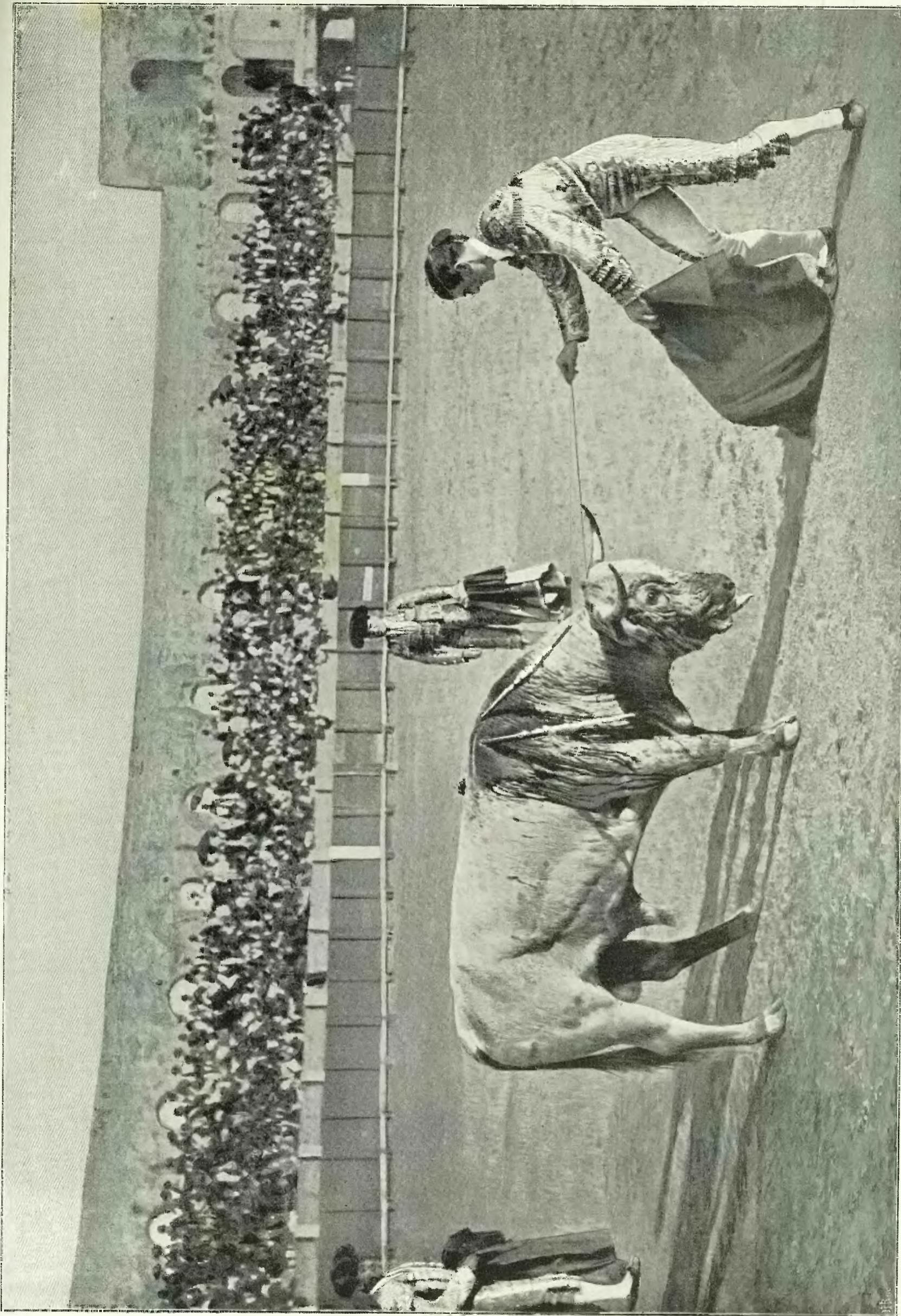
Il nous paraît plus indiqué de se tenir sur la réserve, en se rappelant que, même à notre époque de science intensive, le génie des inventeurs vient parfois bouleverser toutes les théories actuelles.

M. Brennan doit recommencer bientôt ses expériences avec un wagon de 4 mètres de large (la largeur normale des wagons modernes est d'environ 2^m,80) ; à ce moment, il sera plus facile de juger la valeur pratique de son invention.

F. HONORÉ.



Le gyroscope classique.



COURSES DE TAUREAUX : LE "DESCABELLO"

La course touche à sa fin. Les instants du taureau sont comptés. Las à point, sanglant, et le garot hérissé de banderilles, l'animal, attiré par de savantes manœuvres, est venu se planter devant l'espada, qui va lui porter le coup fatal. À l'aide de la muleta rouge, agitée de la main gauche, l'espada doit amener sa victime à la position précise — les pieds rassemblés et la tête baissée — qui lui permettra d'enfoncer l'épée d'un seul trait. Deux places sont possibles

pour cette suprême blessure : entre les deux épaules, c'est l'estocada ; ou bien à la base du cerveau, au défaut de deux vertèbres, c'est le descabello. De ce dernier coup va tomber le taureau de notre instantané. Un aficionado vous expliquera que ce coup est indiqué, nécessaire, en cette circonstance, la bête n'ayant que les deux pieds de devant réunis ; or, il paraît que, dans cette position, l'épée ne pourrait passer entre les deux épaules.

LIVRES NOUVEAUX

Beaux-Arts.

Il n'est guère de ville italienne dont le nom éveille plus de souvenirs divers que Ravenne. De l'empereur Honorius à Gaston de Foix et à Byron, que de héros des grands drames de l'histoire y passeront tour à tour ! Au point de vue archéologique, Ravenne renferme une série de monuments de la plus haute importance pour l'histoire de l'art byzantin. Les fresques de Saint-Vital où, sur des fonds d'or, se dressent, roides dans leurs manteaux trop lourds, Justinien et Théodora, au milieu de leur cour, ont fourni pendant des siècles aux artistes le meilleur de leur mise en scène quand ils ont voulu retracer quelque une des innombrables tragédies qui illustrèrent l'agonie du Bas-Empire. Il n'a fallu rien moins que la découverte de la nécropole d'Antinoë pour rectifier sur certains points les données que nous possédions, par ces fresques, sur le costume byzantin. D'importants morceaux d'architecture, en outre, sollicitent, à Ravenne, l'attention de l'archéologue et de l'artiste. Rien d'étonnant donc que M. Charles Errard, poursuivant ses travaux sur l'art byzantin, se soit arrêté là longuement. Le troisième recueil de son travail, qui vient de paraître, est consacré à Ravenne et à sa voisine, Pomposé. Les monuments des deux villes y sont reproduits avec infiniment d'art, et commentés de la plus attrayante façon par l'érudite M. Al. Gayet, l'homme le plus qualifié, peut-être, du moment, pour parler de l'art byzantin. (*L'Art byzantin*, 3^e vol., 140 fr. — Emile Gaillard, éditeur.)

Dans l'œuvre d'Adolphe Menzel, le célèbre peintre allemand, l'album sur *l'Armée de Frédéric le Grand* est fameux. Artiste méticuleux, soucieux d'exactitude presque jusqu'à l'excès, Menzel s'était livré à de longues et patientes recherches pour constituer, l'un après l'autre, les uniformes de toute l'armée du grand roi de Prusse. Chacune des planches, dessinée et coloriée par lui avec un soin extrême, portait, en outre, des croquis de détails d'uniformes, et souvent des notes explicatives, des commentaires fort intéressants pour l'histoire de ces troupes héroïques. L'exemplaire unique qu'il avait ainsi constitué, fut vendu, à la mort de l'artiste, 150.000 francs. L'éditeur Martin Oldenbourg, de Berlin, qui l'acquiert, vient d'en entreprendre la publication en livraisons. L'ensemble comporte cent planches, fac-similés des aquarelles de Menzel, avec une introduction du professeur F. Skarbina, de l'Académie royale des beaux-arts, et un texte du capitaine Iany, de l'état-major général allemand. Luxueusement présenté, cet ouvrage constituera un recueil de précieux documents pour la peinture militaire. (Paris, librairie F. Kulemann, 16, rue Ernest-Renan, — en souscription, 250 fr.)

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions des petites collections illustrées de la Librairie d'art ancien et moderne et de la maison H. Laurens, dont les volumes sont aussi habiles dans leur composition que séduisants dans leur aspect. Trois études de MM. Emile Michel, Etienne Bricon et Henry Marcel viennent d'enrichir la seconde de ces collections, la série des « Grands Artistes » (H. Laurens, ch. vol. 2 fr. 50). M. Emile Michel, avec sa haute compétence, s'est chargé de rappeler la brillante carrière de Paul Potter, le maître hollandais qui sut, comme chez nous La Fontaine, exprimer la rustique poésie des humbles sujets qu'il a traités. La vie inquiète et mélancolique de Prud'hon est évoquée par M. Etienne Bricon, qui fait, en contraste, passer sous nos yeux un défilé voluptueux et délicat d'œuvres souriantes. Enfin, M. Henry Marcel, analysant l'œuvre de Daumier dans l'ensemble de ses manifestations, remet à son plan le lithographe, l'impitoyable satirique de *la Caricature*, le puissant observateur des âmes bourgeoises qui, pendant quarante ans, remplit *le Charivari* de sa verve franche et cordiale.

Jusqu'ici, les ouvrages de vulgarisation d'histoire de l'art, non plus les monographies mais les études d'ensemble publiées en des éditions populaires et à des prix modiques, se sont trop souvent présentées sous la forme de compilations hâtives, maladroitement ennuyeuses, peu aptes en tout cas à tenir le rôle auquel on les avait destinées. L'essai cependant était en soi fort intéressant et louable. Aussi, dans cet ordre d'idées, sommes-nous heureux de pouvoir enfin signaler un ouvrage, un bon livre

celui-ci, qui mérite vraiment la faveur du grand public à cause des précieux services qu'il est appelé à lui rendre. Nous voulons parler de *l'Histoire de la peinture*, de M. Jacques Baschet, dont le premier volume est consacré à l'« Ecole française » (Nilsson, 2 fr.). En entreprenant ce travail, M. Jacques Baschet, secrétaire de l'Ecole des beaux-arts, a tenté de combler la honteuse lacune de nos programmes d'instruction primaire, secondaire et même supérieure, où l'on donne si peu de place à l'histoire de l'art. Ainsi, dans cette ignorance, un trop grand nombre de visiteurs du Louvre — provinciaux séjournant une semaine dans la capitale ou Parisiens cherchant un refuge contre la pluie — se jureront suffisamment éduqués sur notre merveilleuse collection nationale, parce qu'ils se sont arrêtés devant la « Cruche cassée » ou le « Radeau de la Méduse ». Mais ils n'auront eu, pour les Primitifs anonymes et les œuvres de nos peintres du quatorzième et du quinzième siècle, que des regards indifférents, vagues, sinon choqués. Ils manquent, par la faute des procédés actuels d'éducation, de la culture élémentaire qui rendrait intéressante et fructueuse leur promenade dans un musée de peinture. Or, ces notions indispensables, que tous nous devrions posséder, on les trouve fort agréablement et clairement présentées dans les deux cents pages du livre de M. Jacques Baschet. Nous devinons le grand effort qu'un semblable travail a dû nécessiter. L'auteur a voulu être complet en restant bref. Il s'est donc appliqué à dire, en peu de mots, le plus de choses possible. D'où cette forme nerveuse aux phrases courtes, aux mots expressifs qui font image et se fixent mieux dans la mémoire ; d'où ces développements réduits à leur substance ; d'où ces appréciations concises auxquelles une prudence réfléchie et raisonnée donne une incontestable valeur. La vie des artistes expliquant presque toujours leurs œuvres, il importe de ne point négliger les biographies dans les études d'art. M. J. Baschet ne s'arrête point à l'anecdote, mais il relate tous les faits typiques et n'omet, par exemple, aucune des versions qui présentent, de si différentes manières, l'enfance de Claude Gellée, le Lorrain, dont l'œuvre, avec « la magie de ses aubes pâles et de ses crépuscules resplendissants », est étudiée en des pages (91 et suivantes) qui sont, peut-être, les meilleures du livre.

Dans le nouveau et très riche volume qui continue la superbe publication de la librairie Armand Colin (*Histoire de l'Art*, ch. vol. 15 fr.), MM. André Michel, Camille Enlart, Emile Berteaux, André Pératé et Marquet de Vasselot suivent, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, l'évolution de l'art gothique dont, dans une précédente partie, les mêmes éminents collaborateurs nous avaient montré la formation et l'expansion. Le développement de l'architecture fait l'objet d'un substantiel chapitre signé par M. Camille Enlart. M. Emile Berteaux étudie la sculpture en Italie et, avec une ample moisson de documents, la sculpture en Espagne. M. André Michel, la sculpture en France et dans les pays du Nord. A M. André Pératé a été légitimement réservée la tâche de présenter dans toute sa magnificence le développement de la peinture italienne au quatorzième siècle ; enfin, l'orfèvrerie et l'émaillerie ont trouvé, en M. Marquet de Vasselot, le plus sûr historien. L'enseignement de ces maîtres est rendu plus attrayant encore par les 252 gravures dans le texte et les 7 planches en taille-douce qui ornent le volume.

Enfin, n'oublions pas de mentionner *l'Architecture hindoue en Extrême-Orient* (Lib. Ernest Leroux), un important ouvrage où M. le général L. de Beylié nous révèle en un texte agréable et à l'aide d'une luxueuse illustration, les fructueux résultats de ses recherches archéologiques en Extrême-Orient pendant les années 1903-1906.

Histoire.

On a beaucoup écrit, en vers et en prose, sur *Louise de La Vallière*. L'héroïne du roman de jeunesse de Louis XIV joua le rôle gracieux et mélancolique dans des feuilletons célèbres et des drames à succès. Récemment encore, on mettait ses amours en musique. Et les historiens eux-mêmes, gens plutôt calmes et pondérés, n'ont pas dissimulé leur tendresse pour la douce favorite. Si l'on voulait énumérer toutes les études qui ont été consacrées à la duchesse de La Vallière, ou, dans le second état de sa vie, à sa sœur Louise de la Miséricorde, les colonnes de cette bibliographie n'y suffi-

raient pas. Au reste, cette énumération n'aurait qu'un intérêt très relatif et l'on peut se borner à citer parmi les multiples publications, l'excellent travail de M. J. Lair (Plon, 12 fr.), dont une quatrième édition illustrée vient de paraître.

Divers.

Citons : *Enseignement et Religion* (Alcan, 3 fr. 75), où M. Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille, étudie une question bien actuelle : l'art d'enseigner envisagé dans ses relations avec la pensée philosophique et la croyance religieuse ; *la Physiologie humaine* (Alcan, 5 fr.), un savant ouvrage par lequel le docteur Waynbaum tente de résoudre le problème si captivant de la physiognomonie ; *l'Aurore australe* (Plon, 3 fr. 50), par M. Biard d'Aunet, qui nous documente utilement sur l'organisation sociale et la mentalité de la nation australienne ; *la Bulgarie d'hier et de demain* (Hachette, 3 fr. 50), par M. L. de Launay, un livre où l'on trouve une mine de renseignements précieux sur les ressources du plus jeune des Etats balkaniques ; *Essai sur le Monténégro* (Calmann-Lévy), un mince volume de M^{me} Alice Nolte ; *Nouveaux Zigzags en France* (Hachette, 3 fr. 50), par M. Henri Boland, qui nous promène fort agréablement des vertes vallées de la Normandie aux rivages du golfe de Gascogne, et des Pyrénées, baignés de la lumière espagnole, aux Alpes glacées et aux Vosges noires de sapins ; *l'Officier, le haut commandement et ses aides en Allemagne* (Lib. Mondiale, 3 fr. 50), par M. Jules Perrier, un tableau très exact, très saisissant de l'armée allemande que devraient connaître non seulement nos officiers, mais encore et surtout nos législateurs.

LE MONUMENT

DU GÉNÉRAL POILLOÛE DE SAINT-MARS

Le nom du général de Poilloy de Saint-Mars est demeuré populaire. On se rappelle sa sollicitude vraiment paternelle pour les troupes sous son commandement et les ordres du jour, d'une forme si originale, qui faisaient le tour de la presse, par lesquels il promulguait ses réformes, toutes inspirées par l'unique souci d'améliorer le sort de ses soldats.

Il eût été regrettable que la mémoire de ce chef excellent à tous égards ne fût pas perpétuée par un monument. On vient de le lui élever, à Condé-sur-Escaut, sa ville natale, où il a été inauguré lundi dernier. Œuvre de deux artistes originaires



Le monument du général de Poilloy de Saint-Mars.

aussi du pays, le statuaire Joseph Carlier et l'architecte Henri Sirot, il se compose d'une pyramide supportant le buste en bronze du général, très vivant, très expressif. Au pied de ce socle, un soldat, en bronze également, est campé, l'arme au pied. Sur la face principale du monument, cette simple inscription : « le Père du Soldat », le surnom affectueux que les troupiers avaient donné au général de Poilloy de Saint-Mars.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA PHOTOGRAPHIE SANS LUMIÈRE.

Un savant anglais, M. W. J. Russell, a fait une curieuse découverte. Si l'on prend une feuille et si, après l'avoir bien pressée entre du papier buvard pour en exprimer l'humidité en grande partie, on la pose contre une plaque photographique dans l'obscurité — tout près, mais sans contact avec la pellicule — il se forme sur la plaque une image de la feuille, après une pose qui varie de quelques minutes à douze ou dix-huit heures. On accélère l'opération en chauffant : mais il ne faut pas dépasser 50 ou 55 degrés centigrades. Ce qui est vrai de la feuille est vrai de presque toutes les parties végétales, coupées en lames minces et un peu desséchées par compression.

Les grains de pollen n'agissent pas sur la plaque sensible ; la moelle non plus. Les graines présentent des faits très intéressants. Avec une tranche de haricot ordinaire, aucune image ne se forme. Mais si l'on a, auparavant, déterminé un commencement de germination, en tenant la graine à l'humidité et à la chaleur, dès que les deux éléments principaux de l'embryon, c'est-à-dire la plumule et la radicule, ont pris quelque développement, ils agissent sur la plaque. Les cotylédons n'agissent jamais : ce sont des réserves alimentaires pour la plantule, et non des tissus vivants et agissants. Ce qui est vrai du haricot l'est aussi de toutes les graines.

Toutes les parties de la fleur, sauf le pollen, impressionnent la plaque. Les feuilles sont moins actives que les racines. Les tubercules sont plus ou moins actifs, selon la période de l'année et selon l'espèce. Les bulbes ont leurs feuilles extérieures enveloppantes actives ; le bourgeon central, qui est l'embryon du bulbe, est inactif, jusqu'au moment où il commence à se développer.

Les feuilles restent longtemps actives : on a obtenu des photographies avec des feuilles restées deux ou trois ans sous presse. Les autres parties des plantes aussi ne perdent que lentement leur faculté. On peut toutefois la leur enlever rapidement au moyen d'une dessiccation totale, complète. Car la propriété d'agir sur la plaque est inséparable du suc végétal. Il faut en enlever une partie pour empêcher l'eau d'agir sur la gélatine de la plaque, mais il faut en laisser un peu pour obtenir une action photographique. Ce qui prouve le rôle du suc, c'est que le papier buvard sur lequel on a pressé une feuille, et qui a bu une partie de ses sucs, agit sur la plaque aussi bien que le fait la feuille.

Quel est le mécanisme de ce phénomène ? M. Russell est d'avis que l'agent en cause est du peroxyde d'hydrogène, résultant de l'activité vitale des parties végétales vivantes. Le peroxyde d'hydrogène est un des deux premiers produits de la croissance : aussi n'obtient-on de photographies qu'avec les parties vivantes, et en vie active. Les résultats, en tout cas, sont curieux, et il y a lieu de poursuivre et d'étendre ces expériences.

LE FORT DE PARIS.

Sauf en 1899, année ayant précédé une exposition universelle, et où le tonnage fut de 10.481.483 tonnes, jamais le port de Paris n'avait connu un mouvement aussi important que celui de 1905, dont nous venons de recevoir la statistique.

En 1904, le trafic avait été de 10.030.830 tonnes, et en 1905, il s'est élevé à 10.202.828 tonnes, alors que le poids des marchandises entrées et sorties à Marseille n'a été, pour cette même année, que de 6.245.389 tonnes.

Ces 10.202.828 tonnes ont été transportées par 50.192 bateaux comprenant tous les types en usage dans la France.

Le poids des marchandises arrivées a atteint 5.589.027 tonnes, représentant 57 % du total ; celui des marchandises expédiées a été de 2.421.000 tonnes, ou 24 % du total. La différence avec le total représente le transit, soit 15 %, et le trafic local, soit 4 %.

On sait que le port de Paris est en relations avec les principales voies fluviales de la Belgique et avec le bassin du Rhin.

Il se développe sur plus de 25 kilomètres, comprenant le cours de la Seine dans l'enceinte fortifiée, les canaux Saint-Martin et Saint-Denis et le canal de l'Ourcq, qui se termine par les bassins de la Villette, point où viennent aboutir les trois canaux de la Ville.

UTILISATION D'UNE RIVIÈRE POUR LA PRODUCTION DIRECTE DE L'AIR COMPRIMÉ.

Un ingénieur américain a trouvé le moyen, en faisant simplement couler dans un trou un peu de l'eau d'une rivière, de produire à jet continu, sans le moindre mécanisme, une masse d'air comprimé représentant une force de 5.000 chevaux dont l'entretien et l'exploitation coûtent annuellement deux dollars et demi par cheval. Le principe du système est connu, mais il n'avait reçu, jusqu'ici, aucune application pratique.

Au moyen d'un barrage construit sur la rivière Ontonagon (Michigan), on amène de l'eau dans un bassin où se trouvent les orifices supérieurs de trois puits tubés de 1^m,50 de diamètre, profonds de 100 mètres, débouchant dans une chambre souterraine d'une capacité d'environ 2.000 mètres cubes. A cette chambre fait suite un tunnel qui remonte en plan incliné jusqu'au canal de fuite établi à une vingtaine de mètres au-dessous du niveau de l'eau du bassin.

L'air extérieur est aspiré par l'eau en raison de la grande vitesse de cette dernière et du vide que sa chute tend à produire dans le tube, et il est entraîné jusqu'à la partie inférieure du tube qui s'ouvre au-dessus de petits massifs de béton dont la forme conique a pour effet de séparer l'air de l'eau. L'air s'accumule dans la chambre où il acquiert une pression de 8 kilogrammes qui, en vertu d'une loi connue, ne réagit point sur l'arrivée de l'air extérieur. Une canalisation ordinaire le conduit au dehors aux points d'utilisation, tandis que l'eau, à mesure de son arrivée, est évacuée par le siphon. Le rendement final atteint 82 %.

LE COMMERCE DU RADIUM.

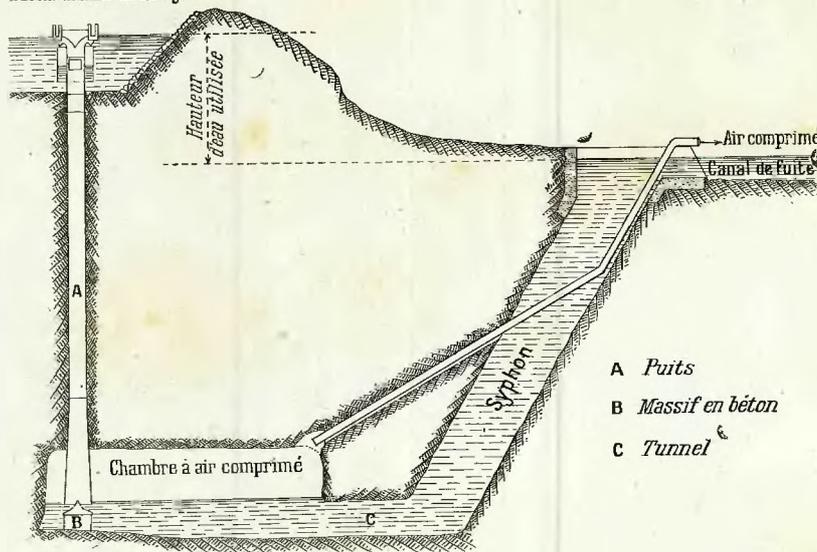
Les sels de radium ont, depuis quelque temps, un cours commercial fixe. Le bromure de baryum et radium, dont le degré de concentration ou d'activité varie de 40 à 500.000, coûte de 15 francs le gramme à 1.000 francs le centigramme. Le bromure de radium pur, ayant une activité de 1.800.000, vaut 400 francs le milligramme ; et, sur certains catalogues, le gramme est offert au prix correspondant de 400.000 francs, soit 400 millions le kilo. On ne saurait se procurer le radium lui-même, car non seulement on n'a pas encore réussi à isoler ce métal des sels où il se trouve à l'état de combinaison, mais on ne peut même pas affirmer son existence.

Ces prix mathématiquement exacts sont, en partie, fictifs, car, s'il existait dans le commerce 1 kilo de bromure de radium pur, les cours seraient singulièrement plus bas. Quant au simple gramme à 400.000 francs, aucune maison, sans doute, ne serait actuellement capable de le fournir. On évalue, en effet, le stock total disponible, en bromure pur ou combiné, à 5 ou 6 décigrammes de bromure de radium pur, représentant une valeur marchande réelle d'environ 200.000 francs. Une quantité à peu près égale existe dans le laboratoire de M^{me} Curie ; enfin, les autres laboratoires, les médecins, les malades et les amateurs détiennent environ 4 ou 5 décigrammes.

La presque totalité des sels de radium a été obtenue à Javel et à Ivry, dans les usines de la Société centrale des produits chimiques dont l'administrateur, M. Besson, fut, pour M. et M^{me} Curie, un collaborateur aussi précieux que désintéressé. Au début, on traitait des minerais mis au jour depuis longtemps, et le rendement a atteint le chiffre « colossal » de 2 décigrammes par tonne de pechblend. Dans la suite, avec les minerais récemment extraits, on n'obtenait parfois pas plus de 3 centigrammes. Ainsi s'explique que le gramme, qui ressort aujourd'hui à 400.000 francs, ait été coté 5.000 et 50.000 francs. La Société centrale a arrêté sa fabrication en 1905. Depuis lors, on vit sur le stock, les demandes ayant subi une décroissance aisée à comprendre.

Lorsque M. et M^{me} Curie se virent attribuer le prix Nobel, en décembre 1903, tout le monde voulut avoir du radium ; les savants, pour l'étudier ; beaucoup de médecins, dont quelques-uns sérieux, pour le revendre à leurs clients ; les malades millionnaires, réels ou imaginaires, pour se guérir. On cite un malade qui acheta, d'un seul coup, pour 10.000 francs de sels de radium ; d'autres malades ou des spéculateurs demandèrent, à 1.000 francs, sans pouvoir l'obtenir, le milligramme coté maintenant 400 francs. Parmi les spéculateurs, certains avaient formé le projet de jeter une pincée de la précieuse poudre dans une source inconnue à laquelle des

Bassin de mise en charge



Production d'air comprimé au moyen d'une chute d'eau (croquis schématisé).

analyses authentiques eussent permis d'attribuer des propriétés merveilleuses. La probité de nos grandes maisons de produits chimiques les empêcha de commettre cette gigantesque escroquerie.

Aujourd'hui, les laboratoires sont fournis, et, comme le radium ne s'use pas, ils n'ont pas à renouveler leurs provisions ; ils se bornent à l'augmenter, dans d'assez faibles proportions, pour étendre le champ de leurs études. D'autre part, tous les médecins sérieux et honnêtes, à commencer par le professeur d'Arsonval, membre de l'Institut, un des savants les plus qualifiés pour se prononcer sur les questions de radio-activité, sont unanimes à déclarer qu'en l'état actuel de la science le radium ne doit être essayé par les médecins que dans des cas exceptionnels et sous le contrôle de spécialistes.

Dès lors, à côté de savants ou médecins fort honorables, la clientèle comprend aujourd'hui un certain nombre de charlatans diplômés entrevoyant, avant tout, dans le radium, un moyen de se faire des rentes avec la peau des malades impressionnés par les propriétés mystérieuses de ce corps, et par les réclames, en apparence très scientifiques, qui le présentent comme la panacée universelle. Et c'est un nouveau « mal » contre lequel les gens qui souffrent doivent se tenir en garde.

L'EMPOISONNEMENT PAR LES CRÈMES.

Chaque année, depuis quelque temps, on signale des empoisonnements par des gâteaux à la crème. La cause de ces empoisonnements a été recherchée par les chimistes, et ceux-ci ne sont arrivés à aucune conclusion précise. D'une façon générale, et sans preuve à l'appui, on dut soupçonner une fermentation toxique du blanc d'œuf, et l'on accusa les pâtisseries de faire usage d'œufs gâtés.

Le docteur Saquet, de Nantes, vient de reprendre cette question. D'après lui, ce n'est pas dans les œufs qu'il faudrait chercher la cause des accidents, mais dans la gélatine. En effet, un œuf gâté ne passe pas inaperçu et les blancs ne peuvent être battus en neige : ils tombent en eau. D'autre part, rares sont les personnes incommodées par les œufs non frais.

Comme les pâtisseries se servent de gélatine pour donner aux crèmes une fermeté durable, c'est de ce côté qu'il fallait chercher. La gélatine est confectionnée avec des peaux d'animaux plus ou moins putréfiées, et elle est très difficile à stériliser.

En effet, on l'utilise en médecine, sous forme d'injections intraveineuses, pour arrêter les hémorragies ; et il est arrivé de produire le tétanos, dans ces conditions, avec des gélatines qui avaient été soumises pendant plusieurs jours à des températures très élevées.

Il est donc prudent de considérer toute gélatine comme très suspecte, et il serait urgent de supprimer l'usage de cet ingrédient en pâtisserie.

LE NOUVEAU FILET A SARDINES.

Plusieurs de nos lecteurs des côtes de l'Océan et de la Méditerranée, intéressés par l'information que nous avons donnée le 25 mai au sujet d'un filet à sardines d'un nouveau modèle, imaginé à Douarnenez, nous demandent où ils pourraient se procurer cet engin.

Nous les engageons, renseignements pris à bonne source, à s'adresser à M. Michel Poriel, à Douarnenez, qui fabrique le filet Guizennec ou filet Belot pour la pêche à la sardine.

Nous rappelons à nos lecteurs que M. Fabre-Domergue, l'inspecteur général des pêches maritimes, a vu fonctionner le filet, qu'il l'a employé, et que c'est après en avoir fait l'expérience qu'il en a conseillé l'adoption.

LA PRESSE ALLEMANDE.

En 1825, Goethe fulminait contre le journalisme, dont il dénonçait la critique dissolvante et la publicité tapageuse.

Or, en 1825, il n'y avait en Allemagne que 845 journaux.

Ce nombre a quelque peu augmenté depuis. Il était de 2.127 en 1869, de 7.082 en 1891, et actuellement, il est de 8.000 environ.

Le nombre des transports de journaux par la poste a suivi, d'autre part, une progression proportionnellement plus considérable encore. D'un demi-milliard en

1882, il est monté en 1905 à un milliard et demi.

Ainsi, en moins de quinze ans, ce nombre a exactement triplé.

LA FABRICATION MONÉTAIRE EN 1906.

Il a été fabriqué en 1906 près de 332 millions de francs de monnaies d'or françaises. C'est le chiffre le plus élevé qui ait été atteint à la Monnaie de Paris depuis 1859.

Les émissions de monnaies divisionnaires se sont, d'autre part, élevées à 3.247.672 francs.

Voici d'ailleurs le nombre des pièces françaises fabriquées :

Or :	
Pièces de 100 francs...	30.247
— 20 — ...	14.613.010
— 10 — ...	3.665.353
Argent :	
Pièces de 1 franc.....	1.908.100
— 50 centimes.....	2.679.144
Bronze :	
Pièces de 10 centimes..	3.000.090
— 5 centimes..	8.394.000

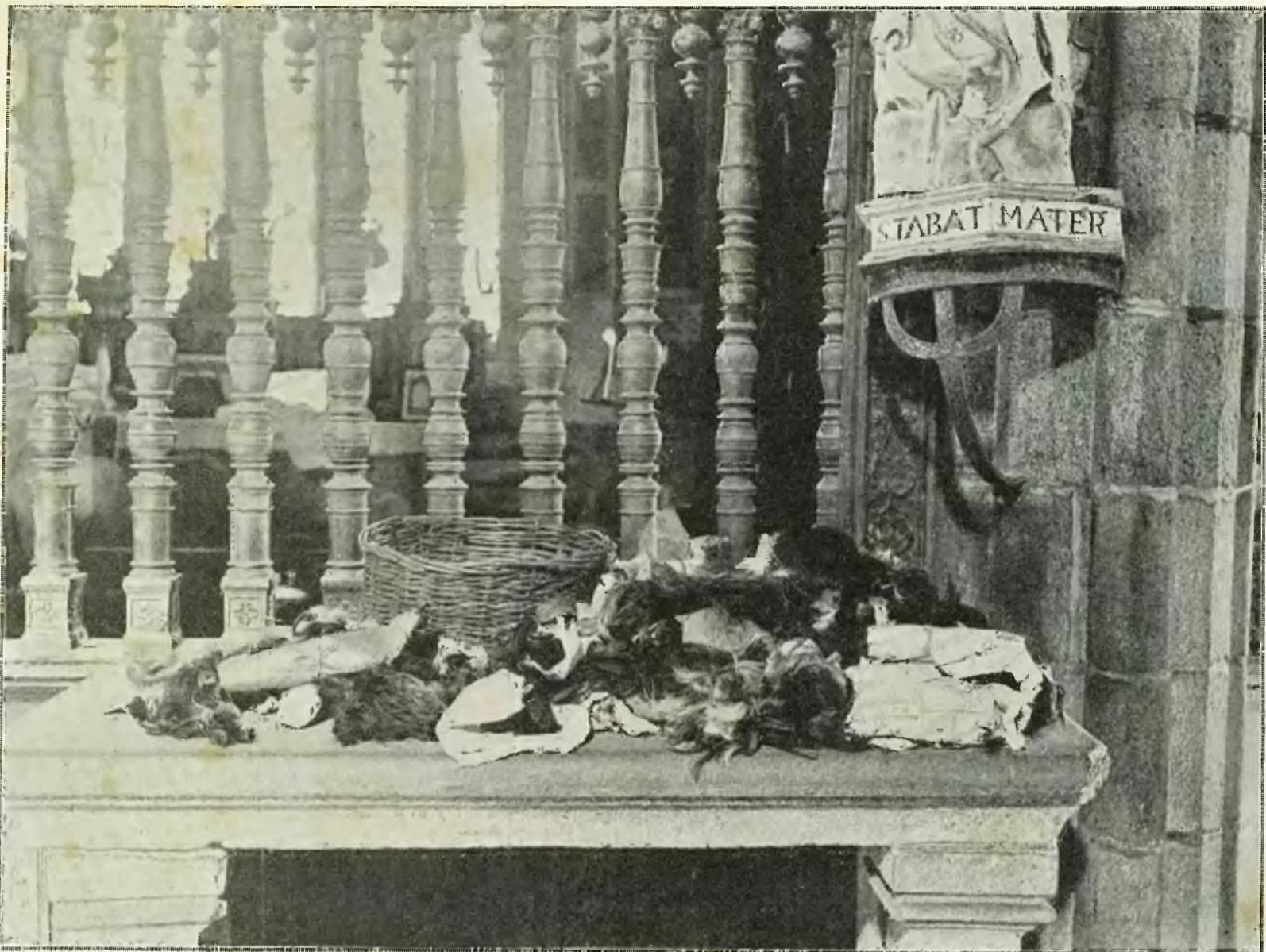
L'ACCIDENT DE FLOUARET.

Un grave accident, dont on n'a pu encore déterminer les causes, vient de se produire sur la ligne Paris-Brest, près de la gare de Flouaret, située à environ 60 kilomètres de Saint-Brieuc. Un train de marchandises d'une trentaine de wagons a déraillé dans une partie de voie en réparation où le rapide Paris-Brest avait passé sans encombre quelques minutes plus tôt.

Par suite de la composition du train, dont la moitié des voitures étaient vides, quinze wagons au moins, se sont littéralement écrasés les uns contre les autres, formant sur un même point un amoncellement de menus débris où sont restés accrochés les wagons suivants. La position bizarre de la locomotive couchée sur le flanc, comme écrasée par un wagon qui se tient debout sur le tender, témoigne de la violence exceptionnelle des contre-coups, et il est douloureux de penser que sous cet amas de ferrailles gisent le chauffeur et le mécanicien dont les corps ne pourront être atteints avant plusieurs jours. Le conducteur du train, projeté sur le talus, n'a été que blessé.



Le déraillement de Flouaret (Côtes-du-Nord). — *Phot. Hamonic.*
(Sous la locomotive, gisent, écrasés, le chauffeur et le mécanicien.)



L'offrande des queues de vache sur l'autel de saint Cornély, à Saint-Herbot, en Bretagne. — *Phot. Léon GimpeL*.

LE PÈLERINAGE DE SAINT-HERBOT

Tous les fervents de la Bretagne connaissent, au moins de réputation, le petit pays de Saint-Herbot, situé non loin du Huelgoat, dans une contrée boisée et accidentée qui est l'une des plus pittoresques de la presqu'île entière. Saint-Herbot possède, de plus, aux yeux des artistes, ce mérite d'avoir une vieille et jolie église gothique, au granit doré par les lichens et consacrée à saint Cornély, patron des bêtes à cornes. Là, chaque année, a lieu un pardon où se perpétue une coutume bizarre.

La journée débute par une importante foire aux bestiaux, où l'on vient de pays

d'élevage assez éloignés. A 3 heures, les transactions closes, la cloche appelle les fidèles à l'église, qui s'emplit de coiffes de lin, de vestes brodées, des costumes les plus variés et les plus archaïques : tous ces agriculteurs viennent appeler les bénédictions du ciel sur leur bétail et leurs troupeaux, et c'est l'usage, pour ceux d'entre eux qui ont des bœufs ou des vaches malades, de déposer sur l'autel de saint Cornély les queues de ces bêtes, afin d'obtenir leur guérison. Cette étrange moisson est si considérable que la paroisse tire parfois de leur vente de 1.500 à 1.800 francs.

A l'issue de l'office, une procession se déroule, recueillie, autour de l'église. Puis c'est l'heure du plaisir pour les jeunes gens et les jeunes filles que réunit, sur le gazon, la *dérobée* nationale, cette danse lente et grave, au son d'une mélodie mélancolique.



LE PROCÈS DE BRUXELLES. — M. et M^{me} L. Waddington.

Croquis d'audience de G. Flasschoen

LE PROCÈS DE BRUXELLES

Les débats de l'affaire Waddington-Balmaceda se sont continués toute la semaine devant la cour d'assises du Brabant. C'est à peine si, à l'heure où paraîtront ces lignes, le jury aura rendu son verdict, tant se sont allongées les plaidoiries. Celle de M^e Bonnevie, avocat de la famille Balmaceda, partie civile au procès, et défenseur, selon son expression, « de la mémoire du mort », a donné tout à coup à l'une des audiences un caractère particulièrement dramatique, pénible au point que de violentes protestations se sont produites dans l'assistance. L'avocat, en effet, a cru devoir lire, sans pitié pour ceux qui demeurent, pour les malheureux parents de Carlos Waddington et de sa sœur, toutes les lettres, d'un accent passionné, adressées par celle-ci à son jeune ami, à son fiancé. L'épreuve a été si forte pour l'accusé qu'il s'est trouvé mal et qu'il a fallu l'emporter, tandis que les auditeurs huaient et sifflaient l'avocat. L'audience dut être suspendue.

Une autre audience a été plus émouvante encore que celle-là : ce fut celle où apparurent, comme témoins, M. et M^{me} Waddington, le père et la mère du meurtrier. Il y a quelques mois, M. Waddington était, paraît-il, un homme jeune encore d'apparence, les cheveux et la moustache noirs ; aujourd'hui, il est tout gris, presque blanc ; une expression d'indicible douleur a remplacé, sur son visage, ce sourire avenant, cette gaieté qui faisait de lui un mondain recherché. Quant à M^{me} Waddington, qui eut le courage d'accepter cette épreuve qu'elle pouvait éviter, et de venir, en vêtements de deuil, défendue, avec fermeté et simplicité, son fils, sa présence seule a plus fait peut-être, pour sauver cet enfant, que toutes les paroles éloquentes de l'avocat chargé de plaider pour lui.

EN GRÈCE



Clichés Fred Boissonnas.

L'Erechthéion : le portique des Cariatides.

La Grèce actuelle n'est plus, on le sait, celle de Chateaubriand ou d'Edmond About. Depuis, elle a rapidement évolué. La petite bourgade qu'était encore Athènes il y a trente ou quarante ans a été érigée à la dignité de capitale européenne. Dans le pays, la sécurité est absolue. Hadji-Stavros est mort sans postérité. Les principaux centres, les champs de fouilles les plus intéressants sont reliés à Athènes par des voies ferrées, que complète un réseau de routes carrossables. Que ce soit d'Athènes ou de Patras, on gagne rapidement Olympie, Corinthe, Mycènes, Argos, Nauplie, Tripolitza, Kalamata. Dans la Grèce continentale, Thèbes, Chéronée, Livadia, Chalkis, sont desservies

par le chemin de fer. La Thessalie est également sillonnée de rails. De Volo, une ligne court sur Larisse, une autre sur Kalabaka, où l'on visite les fameux couvents des Météores. La course de Sparte ou d'Epidaure se fait en voiture ou à dos de mulet. Entre le Pirée et Delphes, le service est assuré par des caboteurs. Corfou est sur la route des paquebots qui, de Brindisi ou de Venise, se dirigent sur Patras. Une excursion dans les îles de l'Archipel exige plus de temps. Pourtant, si l'on ne peut pousser jusqu'aux Cyclades, si l'on est pas assez féru d'archéologie pour aller faire ses dévotions à Apollon sur son îlot de Délos, que le fervent de la ligne et de la couleur aille du moins voir Salamine, Poros, Egine et son temple de la déesse Aphée.

Le tourisme à l'intérieur du pays est parfois pénible. Il est telles ruines célèbres, tels sites merveilleux où l'on n'accède que par d'étranges chemins. La magnifique traversée des gorges du Taygète, la grimpe sur le mont Kotylion dont le sommet se glorifie du temple qu'érigea à Apollon guérisseur le génie d'Ictinos, sont de véritables épreuves d'endurance pour le cavalier et même pour le piéton. Ces mauvaises passes, que l'on franchit impunément en se fiant au pas infailible des mulets, sont cependant l'exception. La plupart du temps, on s'en va par des chemins roulants. La Grèce est un des rares pays où l'on peut, au siècle de l'auto, voyager à une allure raisonnable, et vagabonder, errer, flâner même avec délices. On n'accélère la marche qu'au gré de sa fantaisie, — ou de l'humeur de l'*agoyiate*. Le voyage se déroule harmonieusement, sans hâte importune et tyrannique ; il est de ces courses où, durant des heures, on ne rencontre âme qui vive. Et il suffit le plus souvent de franchir la porte d'une ville pour se plonger aussitôt dans la solitude de la plaine ou de la montagne. Certains sites exhalent le parfum des terres vierges. L'illusion serait complète si, au moindre détour du chemin, n'apparaissait brusquement un temple en ruines, un fort médiéval, une chapelle croulante, un village accroché comme un troupeau de chèvres au flanc d'une montagne. Que ceux qui veulent voir la Grèce se hâtent d'y aller. Le tourisme, l'« industrie des étrangers », n'y sont pas développés encore. Nul crime de lèse-beauté n'y a été accompli et son pittoresque reste inviolé.

Les villes seules se sont assez transformées pour



Mycènes : la Porte des Lions qui donnait accès dans la citadelle d'Agamemnon.



« Partout règne le printemps, partout prospèrent les pâturages, partout les mamelles sont gonflées de lait, et les petits s'engraissent partout où vient la belle enfant... »
THÉOCRITE (*Idylle VIII*).

ne pas rebuter les enfants gâtés du confort moderne. Dans les principaux centres, le gîte et la table sont honnêtes. Patras, Nauplie, Delphes, Olympie, possèdent même d'excellents hôtels. Dans les bourgs et les villages lointains, le plus notable citoyen héberge toujours les passants. Les monastères perchés sur les hauteurs savent aussi accueillir les voyageurs : les *caloyers* de Mégaspiléon ou ceux des Météores sont des hôtes courtois et désintéressés. Plus haut dans la montagne, on reçoit l'hospitalité des pâtres, d'une simplicité antique. Ils égorgent en l'hon-

neur du voyageur l'agneau traditionnel qui se rôtit à la broche, et, le soir, après un festin d'allure homérique, étendus en cercle autour d'un grand feu flamboyant, ils entonnent des chansons, alternant les pastorales, les mélodies populaires et les chants klephtes.

La Grèce des pâtres et des montagnards, celle des marins aussi, mérite d'être connue. La mer et la montagne la préservent encore de la « civilisation » ; c'est dans les replis des massifs et des côtes que s'est réfugiée la vie nationale.

Là, le seuil du logis, tout ouvert, conserve son parfum d'antiquité, et l'on y accueille le voyageur en l'appelant frère : *adelphé*. Cette Grèce pastorale et pittoresque, un artiste genevois, le maître photographe Fred Boissonnas, admirateur passionné de l'Hellade, a entrepris de la faire connaître — à côté de la Grèce artistique — dans un ouvrage de grand luxe qui doit paraître prochainement. Il a pour titre : *En Grèce* (1) et sera orné de cent quarante illustrations, en héliogravure, — dont un grand nombre hors texte. M. Daniel Baud-Bovy, directeur du musée de Genève qui a accompagné M. Boissonnas dans son voyage, a recueilli les éléments de la partie narrative et descriptive du volume. Celle-ci est complétée par des notices archéologiques dues à la collaboration de M. G. Nicolle, ancien membre de l'École française d'Athènes. L'ouvrage est préfacé par M. Th. Homolle, l'éminent archéologue, directeur des musées nationaux, ancien directeur de l'école d'Athènes.

Ce volume, véritable œuvre d'art, s'adresse aussi bien aux amateurs d'éditions rares et de chefs-d'œuvre typographiques qu'aux hellénistes, aux archéologues et aux fervents de la Grèce. C'est le livre d'or de l'Hellade que M. Boissonnas a voulu nous donner, dans la seule pensée d'ériger un monument d'admiration à ses beautés naturelles, à ses trésors d'art, et de faire connaître un pays qui, aux portes de l'Europe, reste encore un peu mystérieux pour le grand public d'Occident.

Encore peu fréquentée, l'Hellade ne compte qu'un petit nombre d'admirateurs : c'est une élite de lettrés, d'artistes et d'archéologues. Et, chose curieuse, si elle a ses historiens et ses chantres, elle n'a guère ses peintres,



Carte de la Grèce.

(1) Le tirage en sera limité au nombre de souscripteurs. Une livraison spécimen, comprenant 34 pages extraites du volume, est remise au souscripteur aussitôt qu'il en aura fait la demande à M. Fred Boissonnas, à Genève. Prix de la souscription : 500 francs



Les cimes du Parnasse, vues du Zemenon.

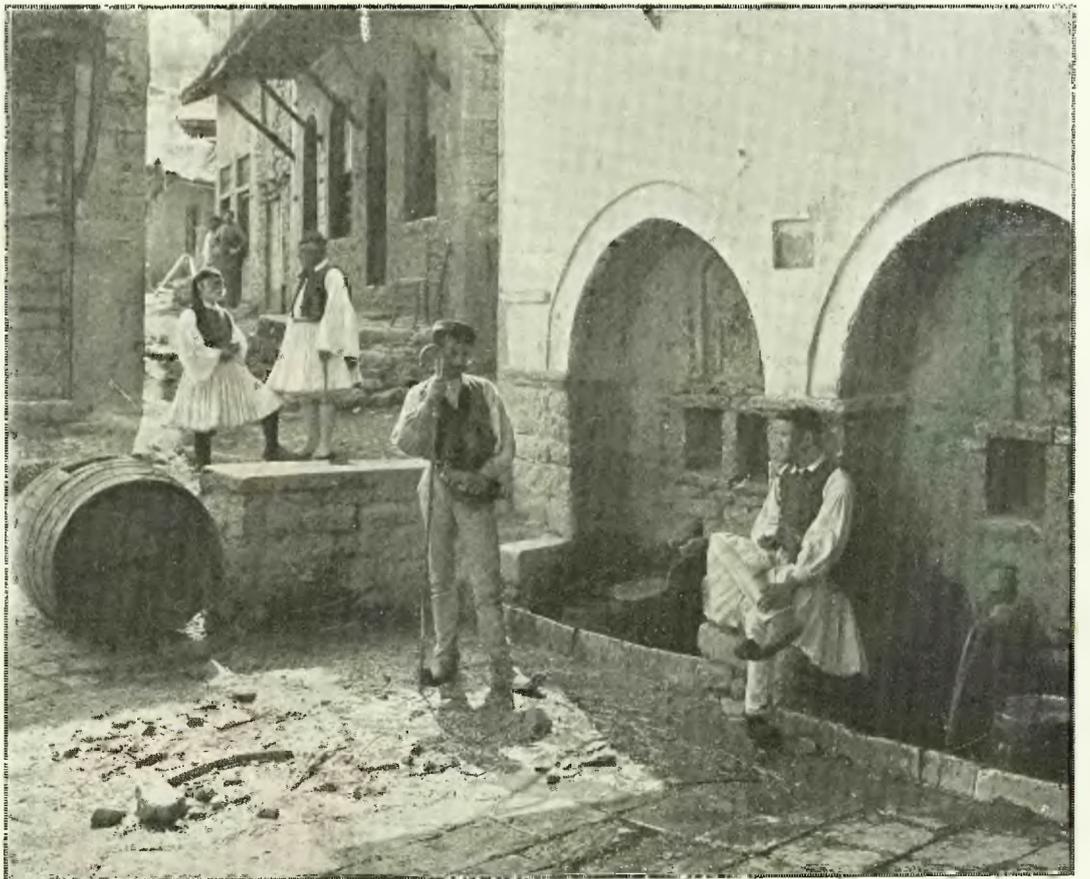
du moins parmi les Occidentaux. Exception faite de René Ménard, il n'est point de paysagiste moderne qui ait cherché son inspiration en Grèce. Dans une récente conférence, M. Gustave Fougères, l'éminent professeur à la Sorbonne, expliquait cette singularité : trop habitués aux contours noyés, au cadre flou des pays de l'Ouest, les peintres européens trouvent que dans le paysage grec il y a trop de dessin et pas assez de nuances.

Mais c'est précisément dans la simplicité des lignes que réside un des plus puissants charmes de cette incomparable nature ; c'est aussi dans la fermeté de la plastique et dans la netteté du relief. Dans cet air limpide, les contours se détachent franchement, comme découpés à l'emporte-pièce, et la lumière grecque achève de mettre chaque détail en valeur. « Que ne peut la lumière de Grèce ! s'écrie Maurice Barrès, elle charge de beauté une colonne de poussière soulevée au loin par le vent... » Partout diffuse, elle colore jusqu'aux brumes des ravins, jusqu'à l'ombre des crevasses. Le jour, elle enveloppe les sommets de vapeurs opalines ; sur les pentes des montagnes et des coteaux, au creux des vallées, elle exalte encore la variété, la richesse de ton des terrains, des eaux et des feuillages. Sous les huers du couchant, les hautes cimes se revêtent des chatoyantes incandescences de la nacre et toute la nature se teint en pourpre, en or, en mauve comme sous une pluie d'améthystes et d'hyacinthes.

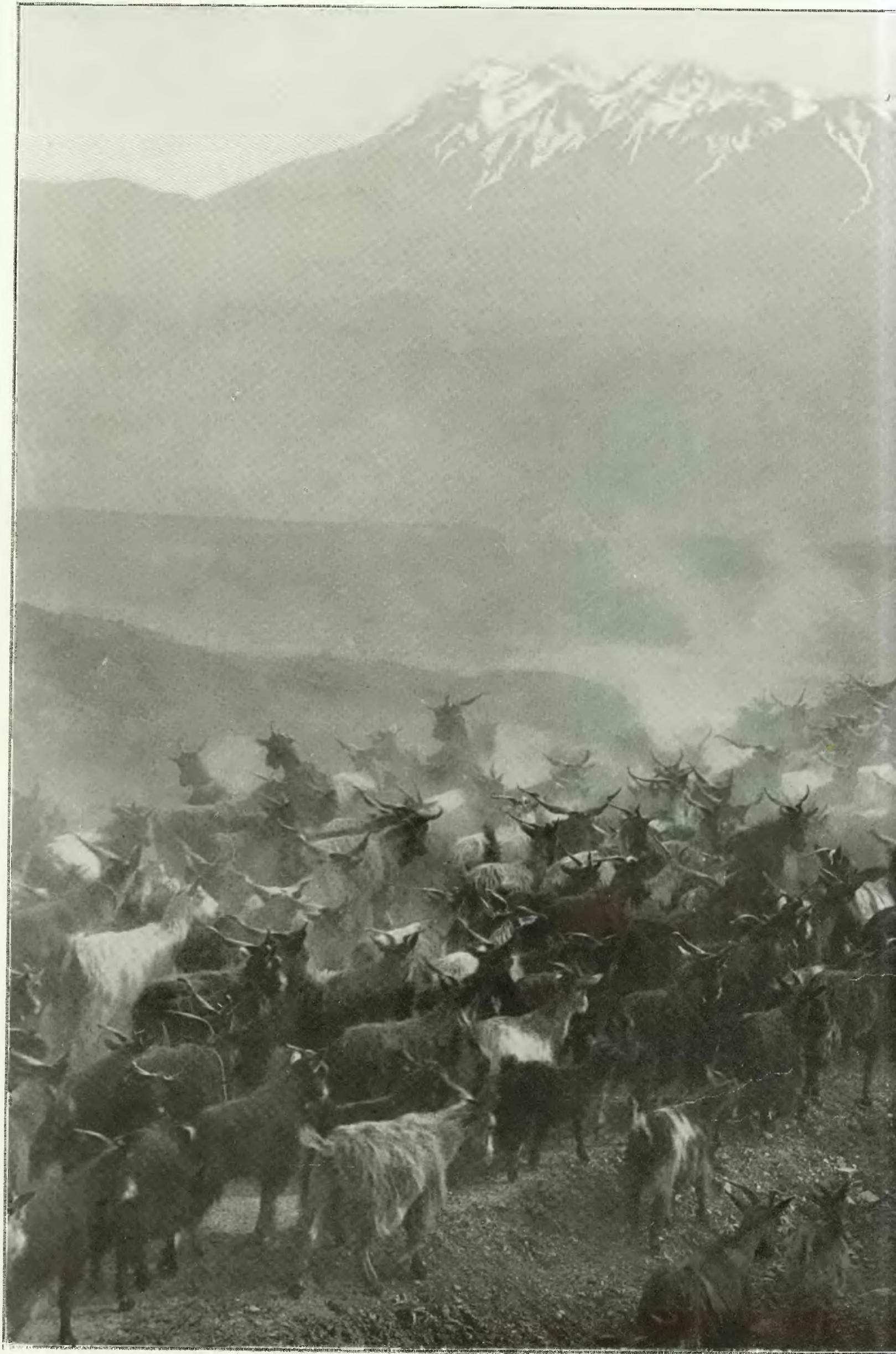
Il est des nuits étoilées, en Attique surtout, qui sont claires comme un jour bleu. Et, lorsque la lune épanche son mystère fantastique aux pentes des collines, au profond des forêts, et sur la moire souple des eaux pose des nappes étincelantes, le décor est d'une surnaturelle beauté.

Dans les admirables photographies qui illustrent son volume, M. Boissonnas a réussi à rendre, sinon le prestige de cette lumière colorée, du moins cette fluidité de l'air, cette transparence de l'atmosphère qui est comme du cristal impalpable. Sa collection a encore le mérite de donner une idée presque complète de la diversité et de l'originalité des sites grecs. En Grèce, chaque région, chaque canton a sa structure propre, sa physiologie particulière. Il constitue un tout complètement organisé. La nature, en Grèce, est régionaliste, — comme la race. Du haut de l'Ithôme, le Messénien contemplant sa plaine, prise dans un écran de montagnes, a, de

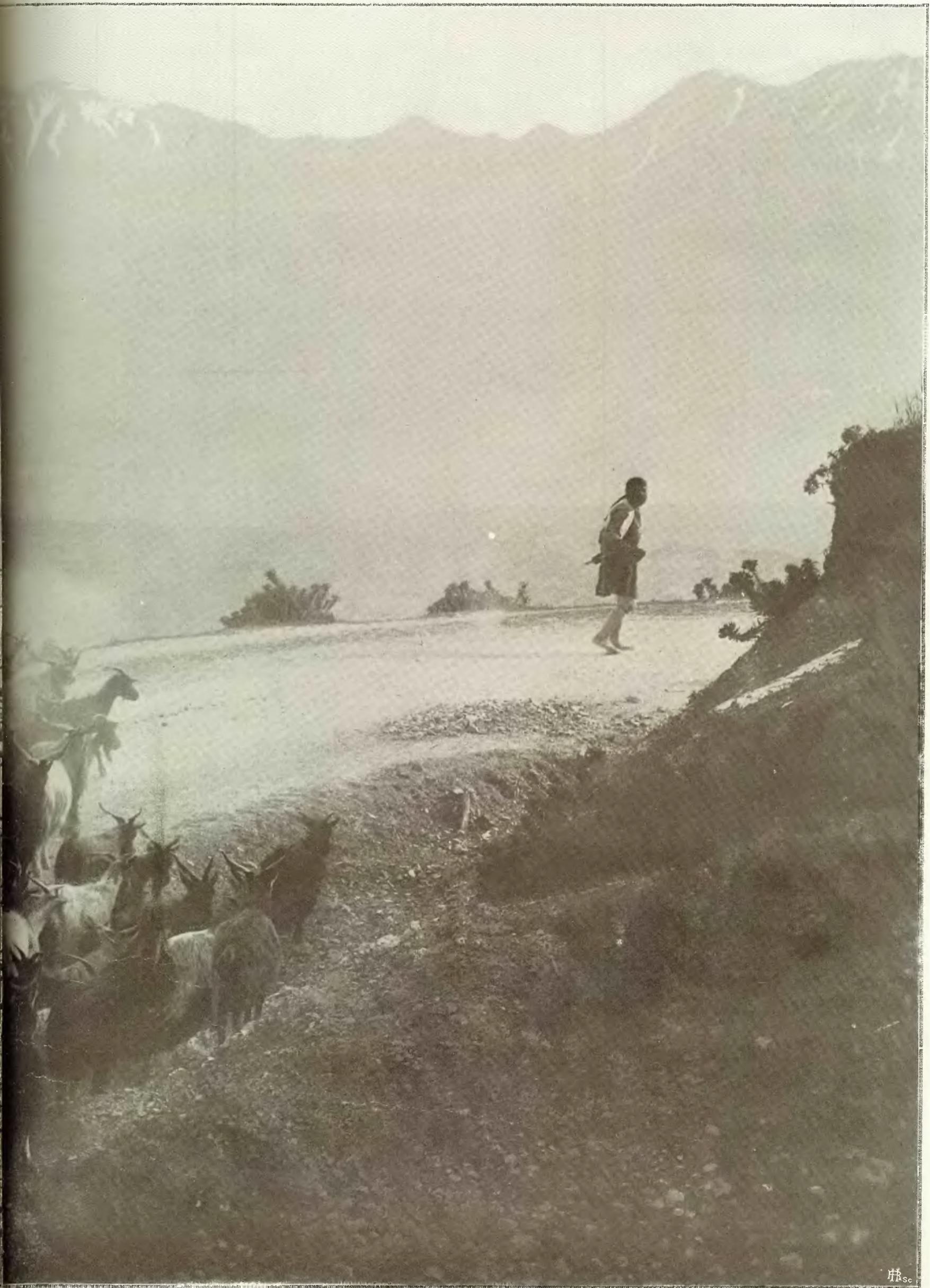
son pays, la vision nette et le cadre total ; du haut de Mistra, le Spartiate peut d'un coup d'œil embrasser toute la vallée de l'Eurotas ; de la forteresse d'Argos, l'Argien domine toute l'Argolide ; partout il en va ainsi et dans chaque région le paysage est différent ; la noblesse de la ligne et l'harmonie de l'ordonnance dominent toujours, mais quelle diversité dans les caractères des différents sites, dans le modelé des formes et les ornements de détail ! L'Attique, élégante et majestueuse, déroule avec simplicité la nudité de ses montagnes et la vêtue grise que font à ses vallons les bois d'oliviers : elle a la noblesse du Parthénon



Un village grec : Andritzèna.



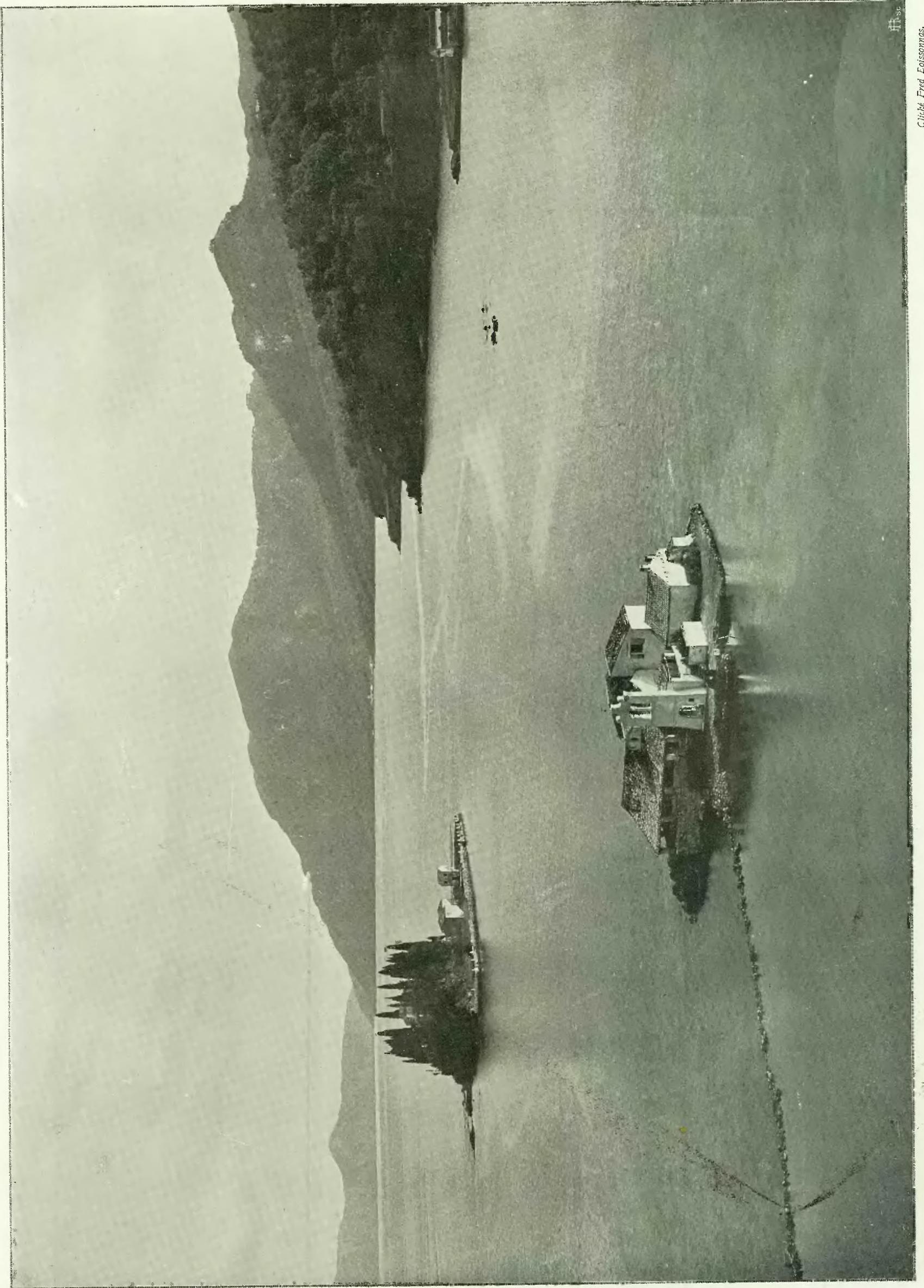
Dans la vallée de Sparte ;



HB^{sc}

Cliché Fred Boissonas.

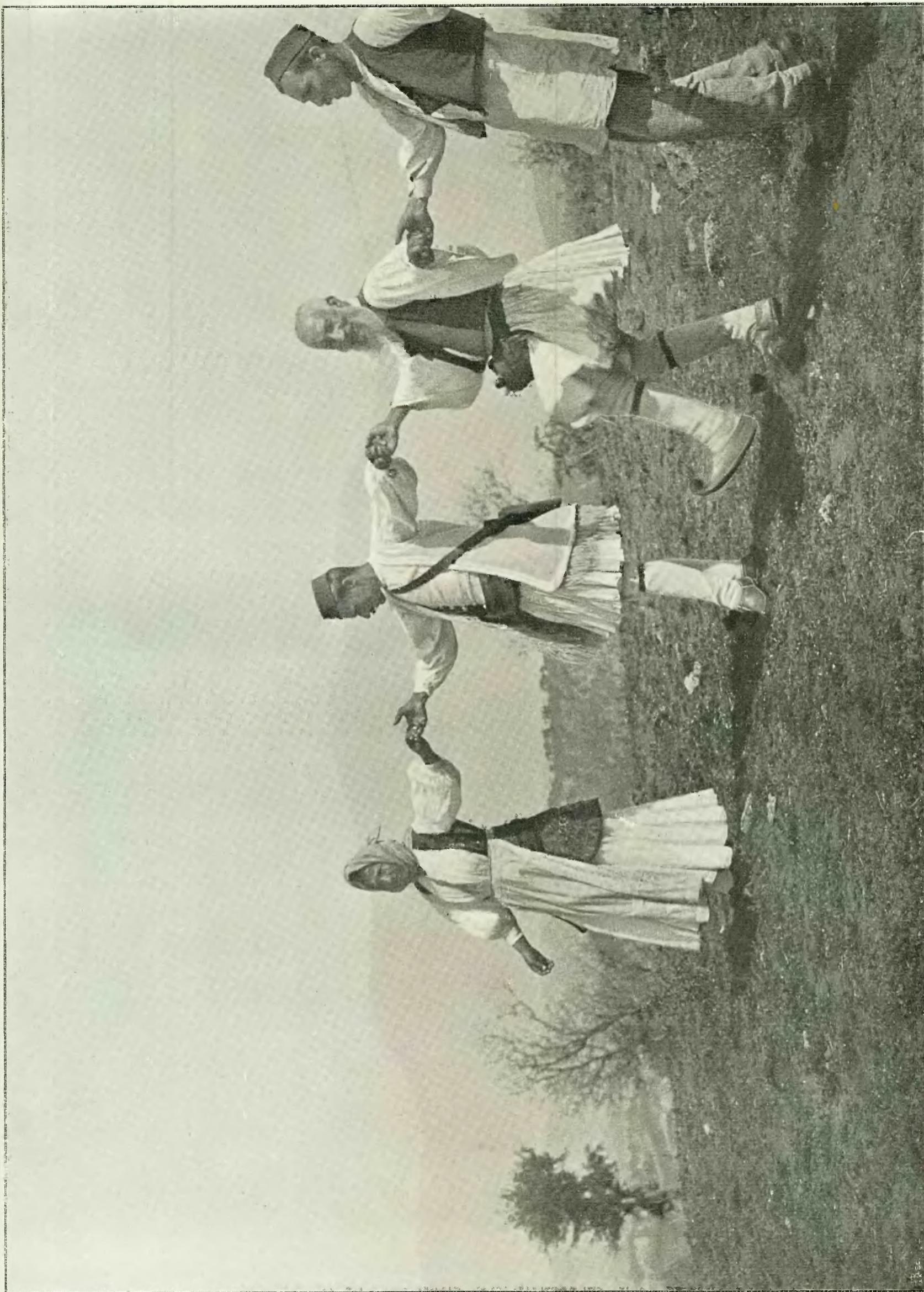
au de chèvres au pied du Taygète.



中

Cliché Fred Eoissonas.

Corfou : l'île des Morts.

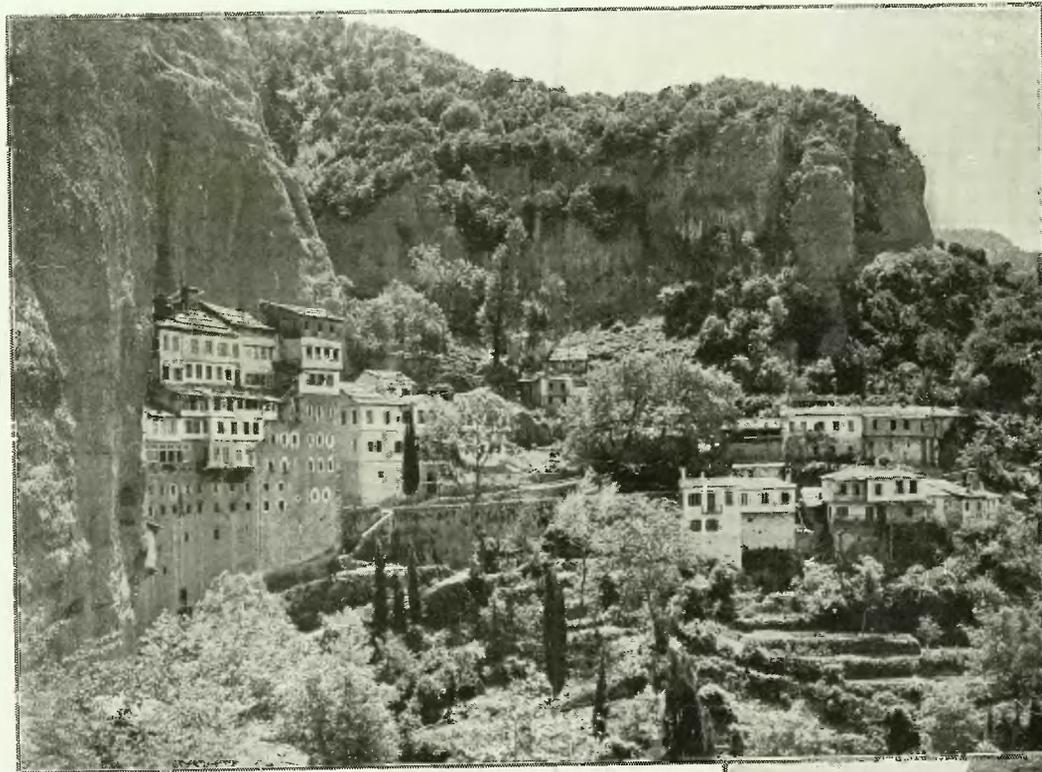


Danse grecque : le Syrtos.

Cliché Fred Boissonnas



Femmes à la fontaine.



Le couvent de Mégaspiléon. !

et la grâce de l'Erechthéion. Delphes, sauvage et redoutable, pleine de mystère et de terreur religieuse, au milieu de ses roches gigantesques et de ses gorges profondes, est bien le cadre digne de la divinité qui interprétait les arrêts du destin.

Olympie, et toute la vallée de l'Alphée, oasis de verdure, riante et gracieuse, est le décor naturel de l'enceinte sacrée de l'Altis, d'où émanaient l'allégresse et l'eurythmie de l'existence. L'Arcadie, la Béotie, la Thessalie, chacune des autres régions a également son type propre. Parfois, dans un même coin, la nature semble s'être fait un jeu de fondre les éléments en apparence les plus disparates ; à Sparte, l'opposition est hardie et l'accord sublime entre la mollesse voluptueuse de la vallée et l'âpre magnificence du Taygète, aux vastes contreforts, aux formidables escarpements, aux cimes neigeuses, comme sculptées par la foudre.

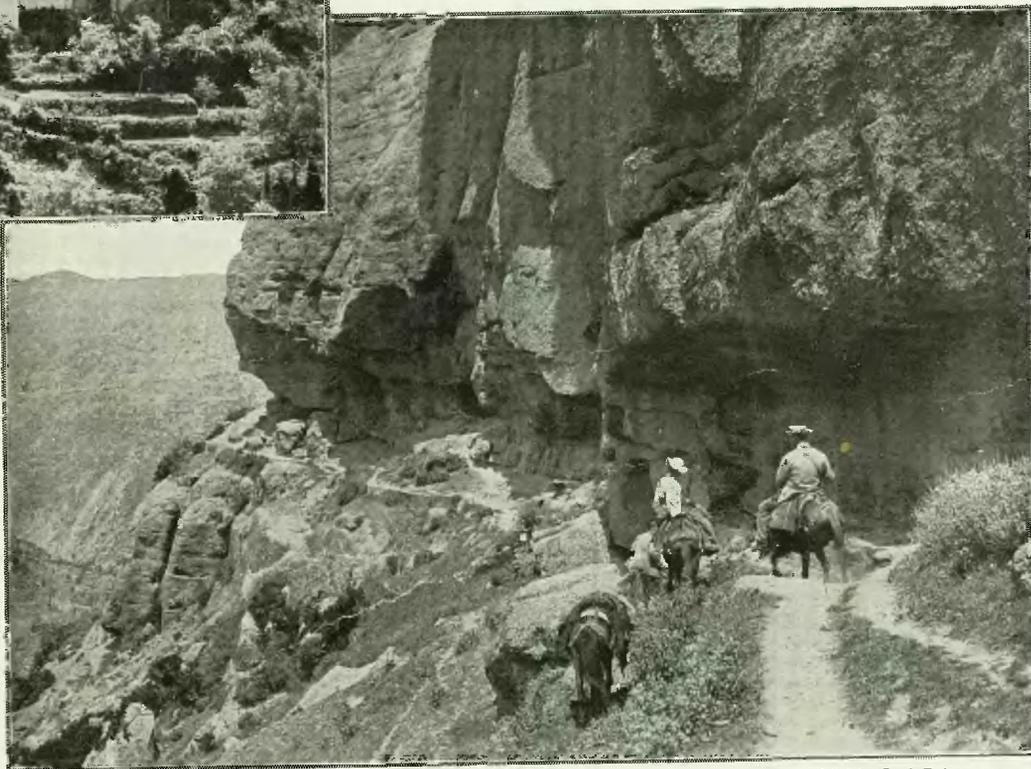
Même somptueuse variété sur les côtes où la mer,

découpant les échancrures les plus capricieuses, dessine ses anses, creuse ses baies, étale ses golfes.

Même phénomène de contrastes déroutants entre les îles :

Hydra et Spetzae, arides et nues, comme torrifiées par le soleil ; l'Eubée, aux beautés alpestres ; la volcanique Thyra, aux visions dantesques ; Corfou, luxuriante de verdure ; Naxos, la reine des Cyclades, posée légèrement sur l'eau comme une fleur qui s'ouvre en plein ciel ; d'autres encore, dissemblables par l'aspect et le décor, toutes sœurs par la pureté du dessin et par cette richesse, cette plasticité du paysage qui arrachait à Flaubert ce beau cri si artiste : « Jusqu'à la forme des montagnes qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs. »

A. ADOSSIDÈS.



Caravane de touristes.

Clichés Fred Eoissonas.